

L'eau fabulée





Le design, le récit
et l'anticipation



Le collectif



L'eau

Ce mémoire aborde ces trois
thématiques. Tout au long
de votre lecture, ces illustrations
vous guideront.





Photographie réalisée
avec Jean-Baptiste Héroin
lors du workshop conduit
par Charles Fréger et avec l'aide
de Siméon Munger.
© Jean-Baptiste Héroin,
Zélie Peyrichou, janvier 2021

L'eau fabulée

Zélie Peyrichou

Mémoire de recherche en design,
sous la direction d'Élisabeth Charvet
et de Bertrand Courtaud

Diplôme Supérieur d'Arts Appliqués,
spécialisé en Design éco-responsable
mention graphisme

Cité Scolaire Raymond Loewy
La Souterraine, 2021

Autrefois il y avait des truites de torrent dans les montagnes. On pouvait les voir immobiles dressées dans le courant couleur d'ambre où les bordures blanches de leurs nageoires ondulaient doucement au fil de l'eau. Elles avaient un parfum de mousse quand on les prenait en main. Lisses et musclées et élastiques. Sur leur dos il y avait des dessins en pointillé qui étaient des cartes du monde en son devenir. Des cartes et des labyrinthes. D'une chose qu'on ne pourrait pas refaire. Ni réparer. Dans les vals profonds qu'elles habitaient toutes les choses étaient plus anciennes que l'homme et leur murmure était de mystère.

*La route, Cormac McCarthy
Traduit de l'anglais
par François Hirsch*

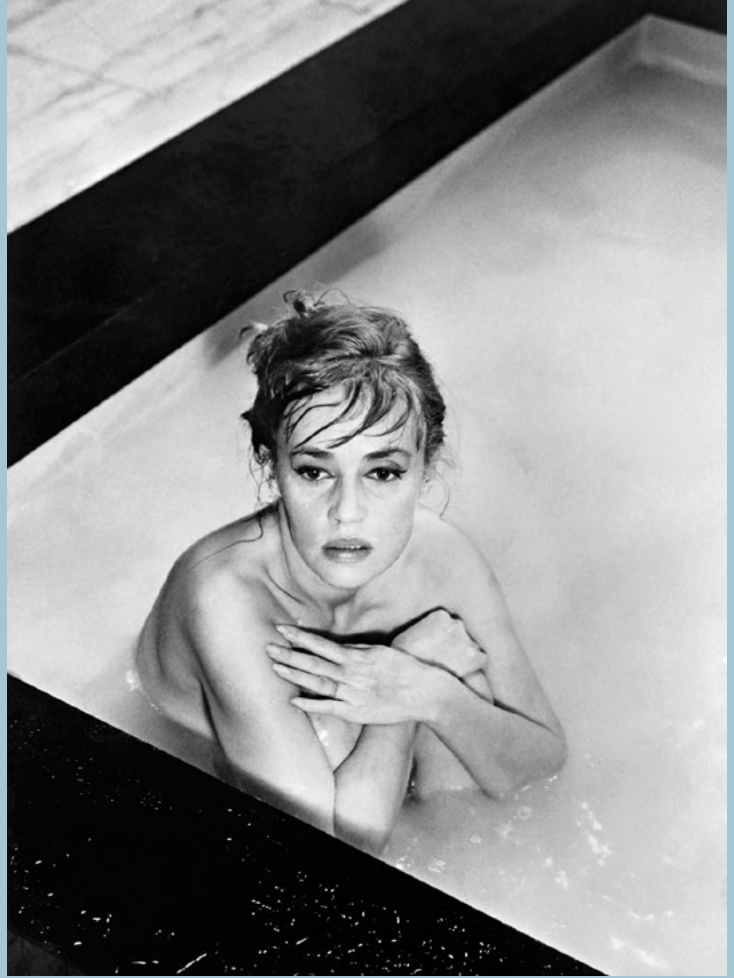
Avant-propos

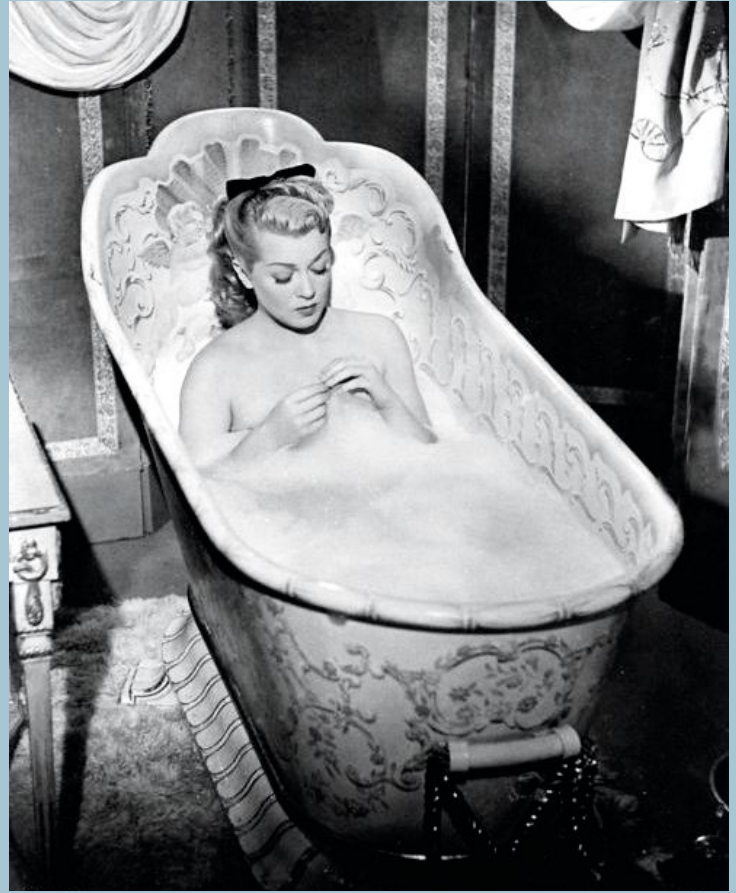
J'ai passé mon enfance à Salles-la-Source, un village situé en Aveyron, au pied du Causse Comtal, entre Conques et Rodez. Ce village se déploie sur trois terrasses de tuf résultant de nombreuses résurgences. Celles-ci fondent son identité. Au sein de ce village s'écoulent trois cascades, notamment la « Grande Cascade de Salles-la-Source », que l'on ne peut éviter lorsque l'on visite ce lieu. Monumentale l'hiver, plus discrète pendant les saisons chaudes, celle-ci se jette d'une falaise, passe entre les maisons, plonge dans un bassin et prolonge son écoulement dans une grotte. Elle est un spectacle offert aux yeux des habitants mais aussi à ceux des visiteurs. Cette cascade est pourtant depuis de nombreuses années le témoin de l'impact de l'homme sur la ressource hydrique. En effet, cela fait maintenant quatre-vingts ans que cette chute d'eau est menacée et régulièrement asséchée par une micro-centrale hydroélectrique qui a été construite sans autorisation. En 2010, la Société Hydroélectrique de Salles-la-Source a renouvelé la demande d'autorisation d'exploiter cette eau mais un groupe d'habitants s'est formé au sein du village afin de s'y opposer. Depuis, ce combat collectif continue pour sauver ce patrimoine naturel. Ainsi j'ai grandi dans un cadre où l'importance de la présence de l'eau est visible ainsi que l'impact de l'homme sur cette ressource.

Plus tard, en 2019, je suis allée trois mois au Pérou, où j'ai été hébergée dans différents villages comme dans la province de Villa Rica. J'ai traversé des zones très sèches et désertiques aux alentours de Lima qui m'ont fait davantage mesurer à quel point peut être précieuse la

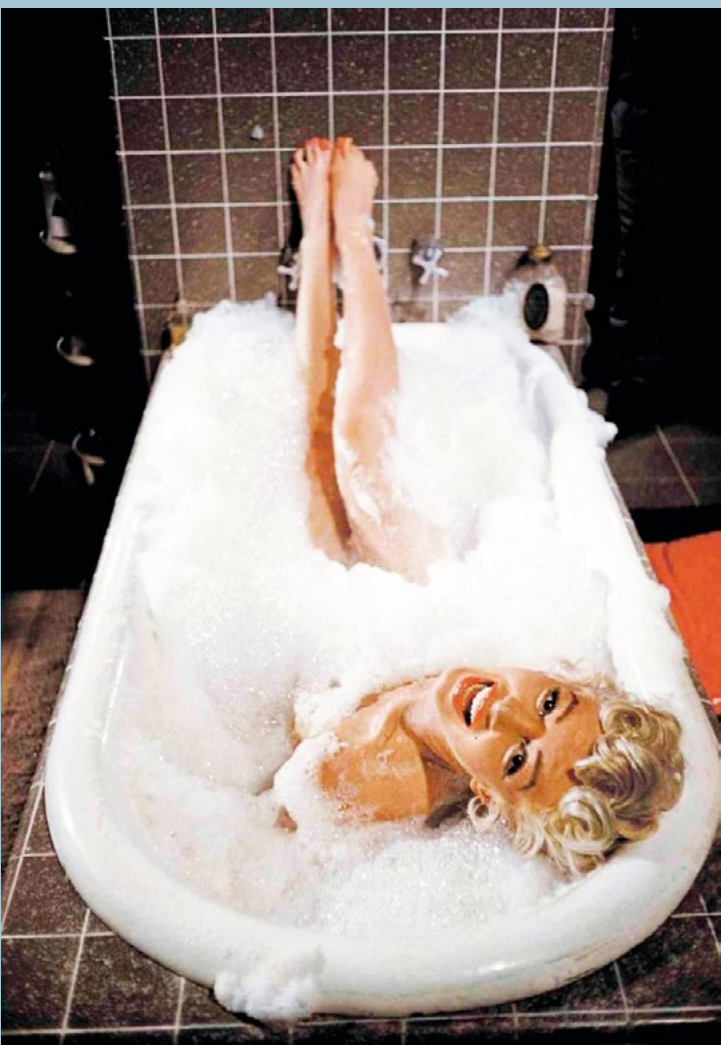
ressource hydrique. Puis, dans les familles où j'ai été accueillie j'ai pris conscience du confort d'avoir un accès presque illimité à l'eau chez soi. Dans les maisons, les personnes étaient obligées de faire bouillir l'eau pour pouvoir la consommer puisqu'elles n'avaient pas accès à l'eau potable. Il n'y avait pas non plus d'eau chaude, nous prenions la douche dehors. Et les sanitaires n'étaient pas non plus équipés d'une évacuation par l'eau.

À la suite de ce voyage, j'ai intégré le DSAA de La Souterraine, poussée par la volonté de poursuivre ma recherche autant au niveau du design graphique que du rôle que je pouvais avoir vis-à-vis des crises sociales et environnementales. J'ai donc voulu poursuivre ce questionnement relatif à la ressource hydrique, comprendre la relation de l'homme à celle-ci et l'usage qu'il en fait pour ensuite imaginer des modèles à petite échelle qui pourraient déclencher une réflexion sur une situation globale.













Le bain individuel

p. 9

Eva, Joseph Losey, 1962

p. 11

The Merry Widow,
Ernst Lubitsch, 1934

p. 12-13

Intouchables, Olivier Nakache,
Éric Toledano, 2012

p. 15

Sept ans de réflexion,
Billy Wilder, 1955

p. 16-17

Diamonds Are Forever,
Guy Hamilton, 1971

p. 18-19

Scareface,
Brian De Palma, 1984

Introduction

Que vous soyez un dévoreur de livres ou que ceux-ci vous rebutent, tout le monde s'accorde sur le fait que lorsqu'on découvre une histoire, on commence en général par le début. On attaque les premières lignes. Peu à peu, on se plonge dans l'univers du récit. On découvre les différents protagonistes. Les péripéties s'enchaînent. Puis survient la fin, parfois joyeuse, parfois brutale ou parfois imprécise, nous laissant songeurs.

Mais prenons une histoire en particulier, celle de l'homme et de l'eau. L'eau, ce bien vital que nous offre la nature. Malheureusement, cette histoire ne semble pas très joyeuse. Chaque minute, cinq personnes meurent parce qu'elles n'ont pas accès à l'eau potable¹. Environ 80 % des eaux usées dans le monde sont rejetées dans l'environnement sans traitement². Le domaine agricole utilise 70 % des ressources hydriques³. La demande en eau dans les villes aura augmenté de 80 % d'ici 2050⁴. Si l'eau n'est pas économisée, le monde devra faire face à un déficit hydrique de 40 % dès 2030⁵.

1 Heuzebroc, J. *Environnement : l'eau se raréfie dans plusieurs régions du monde*, National Geographic [en ligne], (page consultée le 22/11/20) <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/environnement-leau-se-rarefie-dans-plusieurs-regions-du-monde>

2 Valo, M. (2017). *Pour l'ONU, les eaux usées sont un « nouvel or noir »*, d'après le rapport consacré aux eaux usées de l'Unesco et de l'ONU, publié en 2017. Le Monde [en ligne], (page consultée le 22/11/20) https://www.lemonde.fr/climat/article/2017/03/22/pour-l-onu-les-eaux-usees-sont-un-nouvel-or-noir_5098604_1652612.html

3 Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine*. Paris, Édition Actes Sud/Colibris, (Domaine du possible), 34

4 Heuzebroc, J., op. cit.

5 Valo, M. (2019). *La crise de l'eau illustrée en 5 graphiques*, d'après le rapport annuel de 2015 de l'ONU, Le Monde [en ligne], (page consultée le 22/11/20) https://www.lemonde.fr/ressources-naturelles/article/2015/03/20/la-crise-de-l-eau-illustree-en-5-graphiques_4597592_1652731.html

La liste est longue. Tout cela semble nous conduire à une fin tragique où l'eau sera de plus en plus rare et notre environnement de plus en plus sec.

Mais moi, je suis une personne assez heureuse, joyeuse, peut-être un peu trop rêveuse et idéaliste, qui espère que des transformations auront lieu avant que la situation ne devienne trop catastrophique. Alors, ce que je vous propose, c'est de commencer par la fin de cette histoire, une fin où des dynamiques collectives, une entraide, un partage des ressources, auront permis d'éviter cette crise hydrique ou d'y avoir fait face. Je préfère imaginer que nous parviendrons à trouver des solutions collectives pour parvenir à surmonter cette problématique environnementale. Étant donné que des scientifiques, des militants ou des écrivains se chargent déjà d'alerter sur cette raréfaction croissante, communiquer la fin d'une histoire possible, où de nouveaux modèles auront été mis en place, semble être une méthode pertinente. Diffuser le succès de nouvelles initiatives avant qu'elles existent pourrait, peut-être, générer une envie qu'elles se réalisent avant de se retrouver face à une situation aporétique.

Actuellement, l'usage de l'eau fait partie intégrante de notre quotidien. Or, la consommation excessive de l'homme et la pollution créée par le déversement de divers produits liés à l'usage de la ressource, induisent la raréfaction de celle-ci. De plus, ces pratiques sont majoritairement individuelles et prennent place dans des espaces domestiques, intimes et confortables et chaque individu n'a pas conscience de la consommation globale de la ressource sur le territoire où il vit.

Est-ce qu'un usage fondé sur la concertation collective, sur le partage, l'échange et la mise en commun de la ressource pourrait induire une meilleure gouvernance et de là permettre des économies et un accès plus juste à l'eau ?

Afin d'appuyer ce postulat, voici l'exemple de l'histoire de la gestion des forêts dans les pays du tiers-monde que présente la politologue et économiste Elinor Ostrom dans son ouvrage *Gouvernance des biens communs*⁶, publié en 2010. Ces forêts locales étaient, depuis plusieurs générations, gérées et régulées par des communautés locales de villageois. Mais des idées reçues se sont développées, arguant que les habitants locaux étaient incapables de gérer et préserver les forêts eux-mêmes. Ces forêts communales ont donc été nationalisées. Des autorités extérieures ont mis en place un contrôle et des règles. Mais par manque de forestiers sur les lieux, ces autorités n'ont pas été capables d'appliquer ces directives. Cela a conduit à de larges impacts négatifs sur ces forêts dans des pays comme le Niger, le Népal, l'Inde, faisant de ces espaces naturels, une réserve de ressources en libre accès. Des conséquences telles que l'expansion agricole, la construction d'infrastructures comme des autoroutes, la corruption, conduisent à la déforestation et à la perte de la biodiversité dans ces espaces. Ainsi, cela peut laisser penser qu'une conscience et une concertation collective et locale, dans l'usage, la gestion et la consommation d'une ressource peut représenter un meilleur moyen de préserver celle-ci.

Comment le designer graphique peut-il figurer le récit d'un nouvel usage de l'eau avant qu'il n'existe, sans être pour autant dans la simple description mais plutôt dans le déploiement, l'invention ? Comment peut-il utiliser sa capacité à générer des visuels attractifs au service de modèles encore inexistantes ? De là, que peut engager, à grande échelle, l'invention du récit de l'eau mise en commun ?

6 Ostrom, E. (2010). *Gouvernance des biens communs*. Louvain-la-Neuve (Belgique), éd. De Boeck Supérieur, 37



Avant qu'il ne soit trop tard

Si la demande moyenne par habitant n'évolue pas et que la population atteignait les 9 milliards d'individus en 2050 comme le prévoient pour l'heure les Nations unies, les hommes prélèveraient 10 200 km³ d'eau par an, c'est-à-dire 82 % des écoulements durables d'eau douce dans le monde. Si non seulement la population, mais aussi la demande, augmentaient, nous serions confrontés à de graves restrictions bien avant 2100⁷.

Cet extrait du Rapport Meadows annonçait, déjà en 1972, une crise hydrique à venir. L'eau, cette ressource naturelle, vitale, sur laquelle l'homme s'est bâti, tend à être de plus en plus rare. Pourtant, en 2020, la situation ne semble pas avoir évolué. Malgré une prise de conscience concernant la raréfaction de cette ressource, malgré des restrictions quant à son usage pendant des périodes de sécheresse, malgré des initiatives individuelles, comme l'adoption de récupérateurs d'eau de pluie, pour éviter la surconsommation, **l'homme continue à voir cette ressource comme un bien illimité, dont il a le contrôle et dont il peut user pour satisfaire son confort et ses besoins personnels.**

⁷ Meadows, D., Meadows, D., Randers, J. (2004). *Les limites à la croissance (dans un monde fini) : Le rapport Meadows, 30 ans après*. Traduit de l'anglais par El Kaïm, A. (2017). Paris, éd. Rue de l'échiquier, (L'écopoche), 135.

Même dans des lieux comme la ville de Tucson, en Arizona, une région semi-aride, l'attention à la pérennité de cette ressource passe au second plan. Dans cette ville, au cœur d'un environnement désertique, les habitants conscients du manque d'eau dans leur lieu de vie, continuent à vouloir arroser une pelouse autour de leur foyer, pour des questions d'esthétique, de paraître et de confort. À Tucson, malgré des systèmes de surveillance mis en place, des règles instaurées par les autorités et des initiatives dans la récupération d'eau de pluie, la « *moyenne de consommation par personne et par jour est de 410 litres d'eau* »⁸. En France elle est de « *160 litres par personne et par jour.* »⁹ Les habitants de cette ville font passer en priorité leur confort domestique, leur bien-être au sein du foyer. Ils s'entourent d'équipements divers et accordent leur confiance à l'abondance de l'eau. Ils s'habituent à l'impression d'une absence de limite, dans leur consommation, permise par la technologie et l'ingénierie. Cette eau représente un moyen de satisfaire un goût pour la propreté, l'esthétique, le bien-être et le confort individuel. **L'eau est perçue comme une ressource au service de l'homme au quotidien, bien avant de représenter un élément naturel et précieux, qu'il faut chercher à préserver.** Si, dans une région déjà touchée par la pénurie d'eau, l'homme conserve ce comportement égocentrique et individualiste, il y a de quoi s'inquiéter. Car bientôt, cette ressource sera bel et bien rare. Il faut réagir. Ne pas seulement transformer notre usage de la ressource, mais également notre perception de celle-ci, avant qu'il ne soit trop tard. Car une situation dramatique se fait déjà ressentir dans d'autres pays.

8 Euzen, A., Morehouse, B. (2014). *De l'abondance à la raison*. Noroïs [en ligne], 231, 27-41, (page consultée le 29/04/20) <https://journals.openedition.org/norois/5074>

9 *Ibid.*

En Australie¹⁰, l'eau est déjà le nouvel « or bleu ». En ces terres desséchées, elle est devenue un bien privé et rationné. Elle est détenue par des financiers et constitue un bien marchand. Cela a renforcé les inégalités d'accès à cette ressource naturelle et vitale. Beaucoup de personnes se retrouvent dans l'incapacité d'avoir accès à une quantité importante d'eau pour des raisons financières. Ce modèle représente-t-il le modèle qui nous attend dans les années à venir ?

Pour remédier à la raréfaction de la ressource, d'autres pays accordent leur confiance aux techniques et aux sciences, et imaginent des solutions complètement surnaturelles. Au Tibet, le projet « *Sky river* » lancé par une société chinoise, la Société Aérospatiale pour les Sciences et la Technologie, prévoit d'utiliser la méthode de l'ensemencement sur les nuages himalayens, afin de générer des modifications météorologiques, pour parvenir à créer des réserves suffisantes d'eau de pluie, exactement « *5 à 10 milliards de mètres cubes de pluie supplémentaires par an dans les régions du nord de la Chine* »¹¹. Modifier des phénomènes naturels semble un acte totalement insensé et les catastrophes écologiques paraissent dès lors inévitables.

Ainsi, pour ne pas se retrouver face à une prise de pouvoir, sur la ressource, d'acteurs financiers ou avant de laisser la place à des inventions scientifiques et technologiques absurdes, ne serait-il pas judicieux d'engager avant toute chose un changement humain, collectif et social dans notre rapport à l'eau et à son usage ?

10 Fritel, J. (réalisation) (2018). *Main basse sur l'eau* [Reportage], Arte, 88 minutes. <https://www.arte.tv/fr/videos/082810-000-A/main-basse-sur-l-eau/>

11 ETC Group, (2018). *Le plan chinois d'ensemencement des nuages Himalayens est bien de la géo-ingénierie - involontaire ou non*, Ritimo [en ligne], (page consultée le 15/11/2020) <https://www.ritimo.org/Le-plan-chinois-d-ensemencement-des-nuages-Himalayens-est-bien-de-la-geo>

En France, les vagues de chaleur et les sécheresses ressenties durant l'été 2020 semblent faire partie des plus importantes depuis les restrictions mises en place en 1959¹² et témoignent de l'urgence et du rapprochement d'une crise climatique et hydrique. La demande augmente, l'offre est de plus en plus rare, le niveau des nappes phréatiques diminue. **L'heure n'est plus à alerter, mais à transformer notre perception de l'eau et à inventer de nouveaux modèles dans l'usage de cette ressource.** Cependant, même si la situation actuelle semble urgente pour un grand nombre de personnes, il est encore difficile d'en faire prendre conscience à la population entière. En effet, il n'est pas aisé, d'une part, pour les écologistes de faire passer leur message. D'autre part, il est compliqué pour beaucoup de personnes de se projeter dans des modèles qui diffèrent de ceux auxquels ils sont habitués. **Or, « si nous voulons emmener des millions de personnes avec nous, nous devons leur dire où nous allons... »**¹³

Ainsi, est-ce que la perception de l'eau comme un bien précieux, naturel et commun et un usage de celle-ci sur la base du partage, de l'échange et de la concertation pourrait être acceptée et permettre d'avoir un rapport plus respectueux et économe envers cette ressource? **Est-ce que le graphiste peut participer à l'anticipation de nouveaux modèles, liés à ces pratiques avant que la situation soit telle qu'il ne soit réellement plus possible d'avoir un accès illimité à l'eau, dans chacun des foyers?** Car cette situation dramatique, Richard Fleisher l'a déjà envisagée dans son film *Soleil vert* en 1974, à travers un récit dystopique qui se déroule à New York en 2022. Il imagine les désastres

environnementaux causés par les erreurs humaines et la surpopulation. L'eau est devenue une denrée rare, les gens se bousculent dans la rue pour en recueillir ne serait-ce qu'un bidon. La végétation a disparu. La nourriture est remplacée par le soleil vert, un aliment distribué un jour par semaine et qui serait à base de plancton. Ce film de science-fiction, adapté du roman de Harry Harrison qui lui date de 1966, a été l'un des premiers à alerter sur une détresse environnementale à venir.

Ne serait-il pas plus intéressant, qu'en plus d'alerter sur la diminution de la ressource en eau, nous projetions et anticipions une adaptation au problème du manque d'eau? Comment le graphiste peut-il mettre en scène cette anticipation? Comment peut-il s'adapter aux capacités de projection de l'homme afin de pouvoir être suivi par une très large partie de la population?

12 Cet été calendaire a été le plus sec en France depuis au moins 1959, (2020), Météo France [en ligne], (page consultée le 11/01/21) <https://meteofrance.com/actualites-et-dossiers/actualites/climat/cet-ete-calendaire-ete-le-plus-sec-en-france-depuis-au-moins-1959>

13 Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine*. Paris, Édition Actes Sud/Colibris, (Domaine du possible), 49



Soleil Vert, Richard Fleischer, 1974
[Film], Metro-Goldwyn-Mayer,
93 min.



Capture d'écran
Main basse sur l'eau,
Jérôme Fritel, 2018
[Reportage], Arte, 88 min.

À Londres, en 1989, 11 000 foyers
ont été privés de leur accès à l'eau.



L'homme et le récit

L'humain a toujours eu besoin de récit. L'homme est un animal parmi tant d'autres, mais ce qui le différencie des autres espèces, c'est qu'il a conscience que son existence est limitée. Il sait que sa vie se compose d'un début, puis de péripéties qui se déploient pendant un certain temps jusqu'à ce qu'arrive la fin. Notre vie se construit comme un récit. **Ainsi, pour donner de l'importance à son existence, pour se protéger, se rassurer, l'homme a besoin de donner du sens au monde qui l'entoure et pour cela, il utilise des fictions.** « *Le Sens humain se distingue du sens animal en ceci qu'il se construit à partir de récits, d'histoires, de fictions.* »¹⁴

De nombreux éléments qui composent notre existence ne sont que des fictions nées de l'esprit de l'homme. Nous sommes la seule espèce à être dotée de parole et de raison, du *logos*, et donc à donner des noms à ce qui nous entoure, aux plantes, aux êtres vivants, à n'importe quel concept, chose, élément qui compose notre monde. Nous sommes également la seule espèce à nous attribuer un nom, à traduire le temps par des heures, des jours, des semaines, à créer des calendriers mais aussi à créer des mythes, des contes, des histoires. Même lorsque nous racontons l'une de nos expériences, nous créons une fiction, car il est impossible de raconter toute la vérité sur une réalité. Il y a des choses que l'on oublie, des éléments qu'on laisse de côté, des éléments que l'on transforme et donc lorsque nous racontons

14 Huston, P. (2008). *L'espèce fabulatrice*. Paris, éd. Actes Sud, (Un endroit où aller), 15

des parties de notre vie, nous créons des récits en permanence.

Ainsi, nous utilisons la narrativité pour projeter, anticiper, donner du sens au réel et donc pour nous protéger et survivre.

Cette capacité à créer de la fiction nous permet d'intégrer le passé et l'avenir dans le présent. Nous sommes capables de « *tisser des liens entre passé et présent, entre présent et avenir. Faire exister le passé et l'avenir dans le présent.* »¹⁵ C'est quelque chose que seul l'être humain fait. Le récit est un moteur dans l'évolution de la société et il a une capacité à rassembler pour agir collectivement. « *Si nous ne disposions pas d'histoires autour desquelles nous fédérer, nous n'aurions ni états, ni monnaies, ni entreprises, ni civilisations. Aucune société humaine, dans sa complexité, ne pourrait exister ou fonctionner. Nous avons besoin de récits qui nous rassemblent, nous permettent de coopérer et donnent du sens à notre vie en commun.* »¹⁶

Ainsi arrivés à une période de l'histoire de l'humanité où nous pouvons imaginer un avenir inquiétant concernant la ressource en eau, **il est nécessaire d'utiliser cette capacité à créer des récits pour imaginer, inventer, anticiper des pratiques, des modèles qui nous permettront de continuer à avoir un accès à cette ressource qui tend à être de plus en plus rare.**

L'homme, pour pouvoir projeter ces modèles, a donc besoin de récits. Cyril Dion, dans son ouvrage, fait référence à l'écologiste Georges Marshall qui montre l'importance de la fonction cognitive des histoires qui aide à la projection. Il explique que notre cerveau a deux systèmes qui permettent de traiter les informations reçues. Le premier est rationnel et permet d'analyser la réalité et de la traduire

en données, en mots, en symboles ou en chiffres. Le deuxième est davantage émotionnel et permet de communiquer du sens. Ainsi, les histoires et les récits associent ces éléments émotionnels et rationnels pour apporter un nouveau sens et se projeter vers de nouveaux modèles. **Ces récits peuvent être générés par des artistes, des écrivains, des chercheurs qui peuvent faire le choix de mener « une bataille culturelle »**¹⁷. Cette volonté d'intégrer les personnes à l'anticipation de nouveaux modèles via nos pratiques culturelles est ce que l'on désigne par l'expression Soft Power, un concept créé par Joseph Nye en 1990, signifiant « *Puissance douce* »¹⁸, que l'auteur définit comme le fait de « *coopter au lieu de contraindre* »¹⁹. Il s'agit d'entreprendre la transformation de comportements et de modèles établis, grâce à une capacité à rendre attractifs et séduisants de nouveaux modèles proposés.

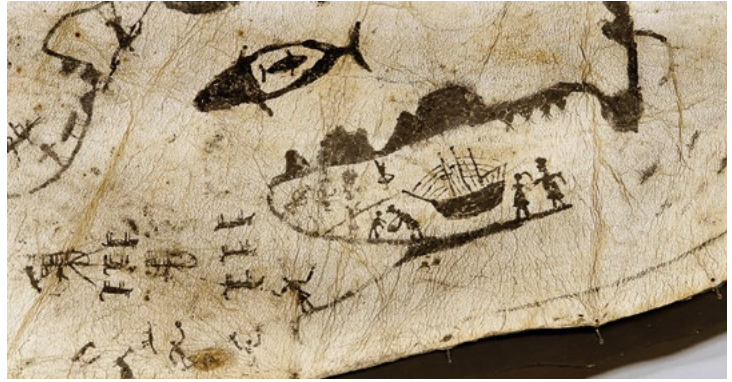
15 *Ibid.*, 20

16 Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine*. Paris, Édition Actes Sud/Colibris, (Domaine du possible), 54

17 Dion, C. (2018). *Petit manuel de résistance contemporaine*. Paris, Édition Actes Sud/Colibris, (Domaine du possible), 82

18 Semo, M. (2019). *Le « soft power », une force d'attraction qui se conjugue avec la séduction*, Le Monde [en ligne], (page consultée le 20/01/21) https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/11/27/le-soft-power-une-force-d-attraction-qui-se-conjugue-avec-la-seduction_6020658_3232.html

19 *Ibid.*



*Carte tchouktche
sur peau de phoque, v. 1870,
Anonyme, 114 × 119 cm
© The Pitt Rivers Museum,
University of Oxford*

Les scènes représentées sur la carte
représentent probablement
des éléments de la vie quotidienne
des Tchouktches ou des
événements marquants.



Une partie de *La Tapisserie de Bayeux*. Entre 1066 et 1082, Artiste Inconnu, 50 × 6838 cm, broderie, Musée de la Tapisserie de Bayeux © Ville de Bayeux

Cette broderie monumentale relate les événements de la conquête de l'Angleterre, par le duc de Normandie, en 1066

Quels sont les récits d'anticipation qui prédominent actuellement ?

L'homme écrit d'une part des dystopies, ces scénarios angoissants qui dépeignent une humanité dévastée par des bouleversements sociaux, environnementaux et qui tente de faire face à la catastrophe.

Rappelons-nous ces quelques lignes du roman *Ravage* de René Barjavel : « *Mais alors, qu'allait-il devenir ? Si cet état des choses se prolongeait, toute la civilisation allait s'écrouler. Pour Seita, c'était plus que la fin d'une ère, c'était vraiment la fin du monde, de son monde. Il se sentait comme un voyageur abandonné nu au milieu du désert.* »²⁰ **Bien que critique vis-à-vis de la société, la dystopie est angoissante en ce qu'elle place l'homme dans une situation où il perd tout contrôle.** Celui-ci se retrouve dépassé par les événements et ne peut que chercher par tous les moyens à survivre. Or, la peur n'est pas constructive, la peur fige et transmet un sentiment d'impuissance. En cela, anticiper par la dystopie ne semble pas être la manière la plus appropriée de faire le récit de notre avenir.

À l'inverse, l'homme écrit également des utopies. L'utopie est née au xvi^e siècle avec l'écrit de Thomas More, *Utopia*, qui décrit sous la forme d'un dialogue avec l'explorateur Raphaël Hythlodée, une île idéale, un monde imaginaire, construit pour dénoncer les ravages sociaux en Angleterre à cette époque. Il développe l'imaginaire d'une société pacifiste, respectueuse, où le partage et le collectif sont des valeurs fondamentales. **Cela a donné naissance au concept d'utopie, qui présente une vision idéaliste d'une société et du rapport de l'homme à celle-ci.** Les artistes et écrivains se servent de l'utopie pour s'opposer à la réalité et générer des transformations sociales ou être critiques face à des problématiques actuelles.

Mais les utopies sont critiquables, car trop idéalistes, trop proches du rêve, ce qui leur enlève de la crédibilité. Elles permettent de présenter de nouveaux modèles, de nouveaux échanges, qui semblent positifs. Mais ceux-ci s'ancrent dans des espaces clos qui sont extérieurs à la réalité, ce qui détache ces récits de tout processus de mouvement social nécessaire à une transformation. Les utopies ne restent que des modèles abstraits et théoriques. Là aussi, ce processus d'anticipation est critiquable. Il est important de conserver une part d'utopie pour rendre de nouveaux modèles désirables, mais « *il s'agit de libérer l'utopie de son aspect idéal et abstrait qui l'empêche d'être véritablement opératoire et féconde* »²¹.

Ainsi, si l'on envisage ici le graphiste en tant que diffuseur d'idées, de quelle manière peut-il participer à l'invention, à la perception et à la narration de nouvelles pratiques fondées sur la mise en commun de l'eau ? Comment doit-il mettre en scène cette anticipation ?

20 Barjavel, R. (1943). *Ravage*. Paris, éd. Denoël, (Folio), 132

21 Caillet, A. (2005). *L'utopie, une féerie du présent ?* Esse [en ligne], n°53 « Utopie et dystopie », (page consultée le 2/10/2020) <https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-une-feerie-du-present>



Mad Max: Fury Road,
2015, George Miller
[Film], Warner Bros. France,
120 min.

Carte d'Utopie, vers 1595-1596,
Abraham Ortelius,
380 x 475 mm, gravure sur cuivre
Musée Plantin-Moretus, Anvers
© Collection Stad Antwerpen,
Photo: Michel Wuyts
& Bart Huysmans





Le designer graphique, le récit et l'anticipation

Avant de pouvoir questionner la capacité du designer graphique à projeter des modèles, des pratiques, en inventant les récits de ces modèles, il nous faut dans un premier temps reconsidérer le rôle, ou du moins, le rôle que l'on attribue, au designer graphique afin de pouvoir mettre en lumière sa légitimité dans l'invention de nouveaux récits de pratiques, vers un usage de l'eau plus respectueux et durable.

Le graphiste, pour sa propre survie, et nous n'allons pas le blâmer pour cela, s'est intégré au monde capitaliste et fait bénéficier les acteurs du modèle consumériste et individualiste, de ses capacités à créer du symbolique, du désirable, de l'attractif par le visuel. Cela lui a permis d'avoir une place et de la reconnaissance dans l'univers médiatique. Mais, dans la réalisation de ses projets, il a parfois perdu son sens critique ainsi que l'attachement à l'intérêt public et à la conscience sociale et environnementale qui pourrait être au centre de ses préoccupations. « **Le graphisme s'est donc enfermé dans une fiction qui ne correspond plus à la réalité des faits au-delà des représentations qu'en offre l'industrie culturelle en vertu du monopole qu'elle exerce sur les moyens de communication** »²². Les symboles produits par les graphistes servent des idées pensées par les organisations dominantes qui définissent une culture, des modèles et des solutions

22 Van Toorn, J. (1994). *Graphisme et réflexivité*. In: Armstrong, H. *Le graphisme en textes*, 2011. Paris, éd. Pyramyd, 102-106

qu'elles affirment le plus à même de permettre de faire face aux problématiques qui sont au cœur de leurs priorités. Ainsi, la population humaine intègre ces modèles comme le cadre, la base, le fondement de notre société et les autres modèles, peut-être plus favorables au bien-être à la fois de l'homme et de l'environnement, ont du mal à s'imposer. Ainsi, comme l'avance Jan Van Toorn, en citant Jean Van Toorn dans son essai *Graphisme et réflexivité*, l'« expérience de la réalité se trouve alors dans un sentiment corrélatif d'une pensée morale qui découle de l'existence et d'une manipulation symbolique et idéologique ».

Ainsi, le graphiste se doit d'avoir une conscience éthique, sociale et environnementale face à l'économie consumériste et capitaliste établie, parce que celle-ci ne lui permettront de s'intégrer au cœur de la société tout en déployant son positionnement. **Il ne doit pas être seulement le transcrit de la réalité, mais se faire par les outils graphiques, mais se faire par des pratiques, de nouveaux récits**, qui sont en phase avec sa conscience éthique et qu'il perçoit comme un respect de notre environnement et d'une économie des ressources. C'est ce qu'avance le graphiste Hans Rudolf Lutz, en 1991, dans le numéro *Sans Serif* de *Baseline* : « *Ma plainte à propos du graphisme professionnel est qu'il est trop prudent et défensif, attendant patiemment la commande d'un client. Alors seulement, nous commençons à travailler. À ce moment-là, la plupart des décisions concernant le design ont déjà été prises par des personnes qui ne sont*



pas des designers. Nous devrions essayer de changer cela et de nous rapprocher des lieux où sont prises les décisions. Nous devrions devenir des auteurs visuels. »²⁴

On peut relier cette ambition du graphiste à se faire l'inventeur d'un modèle plutôt que le transcripteur de la pensée d'une autre personne à la différence entre un projet et un programme dans le sens que fait référence à une production artistique. Le chef de projet, peut développer des forces sont davantage libérées. Il s'agit d'une attitude dirigiste car il entraîne une trame définie en amont, afin que les idées soient dirigées simultanément et présentés de manière créative soumis au programme commun, peut se retrouver freiné dans de nouveaux modèles.

Au cœur de La Souterraine, ce petit village creusois, se trouve un jardin public. Dans ce jardin, se trouvait jadis un bassin. L'eau y était pure et limpide. À l'aube, les oiseaux venaient s'y abreuver. Dans la matinée, les lavandières venaient y prendre de l'eau pour laver leur linge. Les jours d'été, les enfants s'y aspergeaient pour se rafraîchir. Le soir, les étoiles s'y reflétaient délicatement.

Il ne doit pas avoir la prétention d'amener des solutions définitives. **Il doit laisser la place à l'imagination, pour permettre de nouvelles idées, de nouveaux discours et de participer à la prise de décision collective, d'une opposition et d'un changement des modèles établis.** Le « *graphiste est susceptible de contribuer à un processus nous permettant de formuler nos propres besoins [...] et de résister à la fascination exercée par les propositions esthétisées et fragmentées à l'infini dont nous abreuve la culture entrepreneuriale.* »²⁵ Kalle Lasn appuie ce propos. Il parle d'« *anarchie*

24 Lutz, H-R., Daines, M., Wilks, K. (1991). *Sans Serif, Baseline*, n° 14. [Traduit par nos soins]

25 Van Toorn, J. (1994). *Graphisme et réflexivité*. In : Armstrong, H. *Le graphisme en textes*, 2011. Paris, éd. Pyramid, 102-106.

qu'elles affirment le plus à même de permettre de faire face aux problématiques qui sont au cœur de leurs priorités. Ainsi, la population humaine intègre ces modèles comme le cadre, la base, le fondement de notre société et les autres modèles, peut-être plus favorables au bien-être à la fois de l'homme et de l'environnement, ont du mal à s'imposer. Ainsi, comme l'avance Jan Van Toorn, en citant Jean Baudrillard dans son essai *Graphisme et réflexivité*, l'« expérience de la réalité a disparu " derrière l'hyper-réalité médiatisée du simulacre ". »¹ **On se retrouve alors dans un sentiment contradictoire, balançant entre une pensée morale qui découle de l'expérience que l'on a du réel et une manipulation symbolique et idéologique médiatisée.**

Ainsi, le graphiste se doit d'avoir une conscience critique, éthique, sociale et environnementale afin de s'opposer à l'idéologie consumériste et capitaliste établie, par l'usage d'outils similaires, qui lui permettront de s'intégrer au champ médiatique dominant tout en déployant son positionnement parfois en opposition. **Il ne doit pas être seulement le transcripteur des pensées d'autrui par les outils graphiques, mais se faire l'inventeur de nouvelles pratiques, de nouveaux récits**, qui sont plus à même de correspondre à sa conscience éthique et qu'il perçoit comme plus favorables à un respect de notre environnement et à une économie des ressources. C'est ce qu'avance le graphiste Hans Rudolf Lutz, en 1991, dans le numéro *Sans Serif de Baseline* : « *Ma plainte à propos du graphisme professionnel est qu'il est trop prudent et défensif, attendant patiemment la commande d'un client. Alors seulement, nous commençons à travailler. À ce moment-là, la plupart des décisions concernant le design ont déjà été prises par des personnes qui ne sont*

*pas des designers. Nous devrions essayer de changer cela et de nous rapprocher des lieux où sont prises les décisions. Nous devrions devenir des auteurs visuels. »*²

On peut relier cette ambition du graphiste à se faire l'inventeur d'un modèle plutôt que le transcripteur de la pensée d'une autre personne, à la différence entre un projet et un programme dans le domaine du design. Un projet fait référence à une production singulière dans l'objectif de répondre à un questionnement spécifique. Le designer graphique, en tant que chef de projet, peut développer sa propre ambition. Ainsi, ses forces sont davantage libérées. Le programme émane davantage d'une attitude dirigiste car il entraîne une soumission à des critères, à une trame définie en amont, afin que différents projets puissent être dirigés simultanément et présentés comme un ensemble unique. Le créatif soumis au programme qui est dirigé vers un objectif commun, peut se retrouver freiné dans son ambition à inventer de nouveaux modèles.

Cependant le graphiste ne doit pas avoir la prétention d'amener des solutions établies, fixes, et déterminées. **Il doit laisser la place à l'interprétation, au commentaire, à l'imagination, pour permettre au spectateur de s'intégrer au discours et de participer à la prise en main d'une transformation sociale, d'une opposition et d'un changement des modèles établis.** Le « *graphiste est susceptible de contribuer à un processus nous permettant de formuler nos propres besoins [...] et de résister à la fascination exercée par les propositions esthétisées et fragmentées à l'infini dont nous abreuve la culture entrepreneuriale.* »³ Kalle Lasn appuie ce propos. Il parle d'« *anarchie*

2 Lutz, H.-R., Daines, M., Wilks, K. (1991). *Sans Serif, Baseline*, n° 14. [Traduit par nos soins]

3 Van Toorn, J. (1994). *Graphisme et réflexivité*. In : Armstrong, H. *Le graphisme en textes*, 2011. Paris, éd. Pyramyd, 102-106.

créative »²⁶. Pour lui, le graphiste est en partie responsable des crises sociales et écologiques en raison de sa participation à la diffusion, dans la sphère médiatique, des modèles établis par les organisations dominantes. Mais il a les moyens de résoudre ces problèmes. Pour cela, il faut « **repousser les limites de la culture mondialisée avec des formes nouvelles et audacieuses, et des modes d'existence intégralement neufs.** »²⁷

Ainsi, le designer a les capacités et une présence suffisante dans la sphère de l'image pour inventer et partager de nouveaux modèles, de nouvelles pratiques. Mais étant donné que celles-ci ne sont pas encore présentes dans notre quotidien, il ne peut pas les décrire de manière précise. Il doit s'appuyer sur la capacité de l'homme à se projeter. Et, pour se projeter, l'homme a besoin de scénarios, de récits, qui peuvent le guider vers la perception et l'anticipation de ces nouveaux modèles.

Ainsi, comment peut-on envisager l'anticipation en tant que designer graphique ? Dans sa conférence, *Prospectives Graphiques : signaler la présence des déchets radioactifs*²⁸, le designer graphique Sébastien Noguera, fondateur du studio *Château Fort Fort*, explique sa recherche graphique, en collaboration avec le théoricien Charles Gautier. Cette recherche est dédiée à la transmission d'un message quant à la dangerosité des déchets radioactifs. Il est donc question de la longévité de la teneur sémantique des signes et des écritures dans le temps. En effet, les déchets radioactifs

sont enterrés, stockés, et leur durée de vie peut-être de 250 000 ans. Or, ce temps extrêmement long entre le moment où l'émetteur envoie le message et le moment où le récepteur le reçoit, va certainement déformer le message et entraîner l'érosion des signifiés et des connaissances nécessaires à la compréhension du message. Ce designer s'est donc questionné sur la manière d'alerter les générations futures des risques nocifs de ces déchets et donc sur la manière de communiquer à travers le temps. Il a ainsi imaginé plusieurs scénarios pour chercher et anticiper des signes qui pourront être intelligibles dans des milliers d'années. Sébastien Noguera pratique donc un design curatif qui répond *a posteriori* au problème des déchets nucléaires qui sera à destination de générations futures. Il ne cherche donc pas à transformer un modèle actuel mais à imaginer une solution pour remédier aux conséquences à venir du modèle actuel.

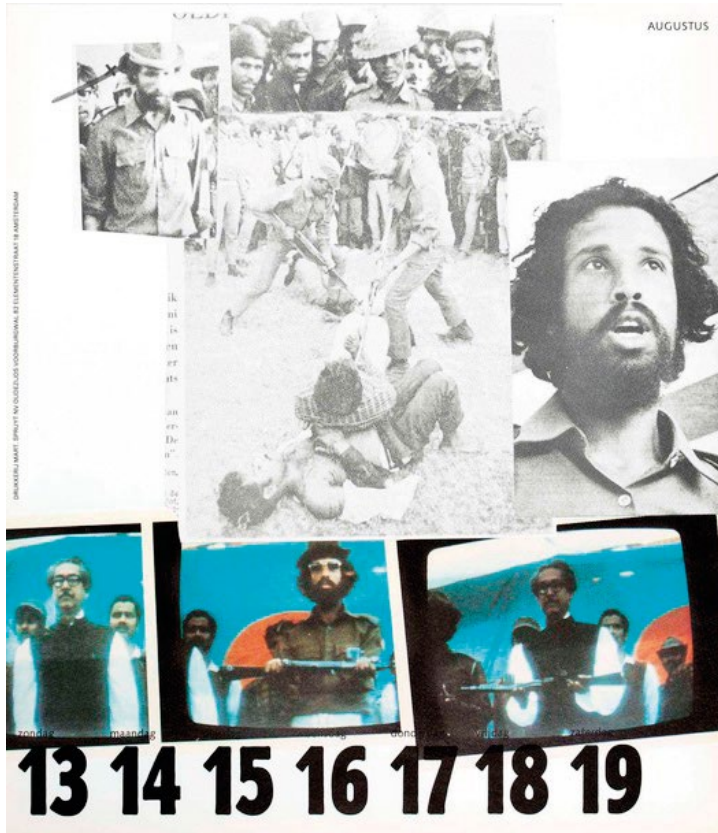
La recherche développée dans ce mémoire est donc d'essence différente. **En effet, il s'agit d'anticiper des pratiques qui pourraient permettre de surmonter la raréfaction en eau à venir. Mais également de projeter la population actuelle dans ces pratiques avant qu'elles existent et de les rendre désirables.** Cela pourrait permettre d'initier une transformation des modèles sociaux, via le récit, et donc, possiblement, d'éviter cette crise.

Or, quel type de récit faut-il initier ? Sur quels éléments s'appuyer pour permettre de déployer une projection des pratiques d'une eau commune et partagée ? Et d'abord, quels sont actuellement les pratiques, les usages et la perception de cette ressource, qui entraînent sa raréfaction ?

26 Lasn, K. (2006). *Anarchie créative*. In : Armstrong, H. *Le graphisme en textes*, 2011. Paris, éd. Pyramyd, 107.

27 *Ibid.*

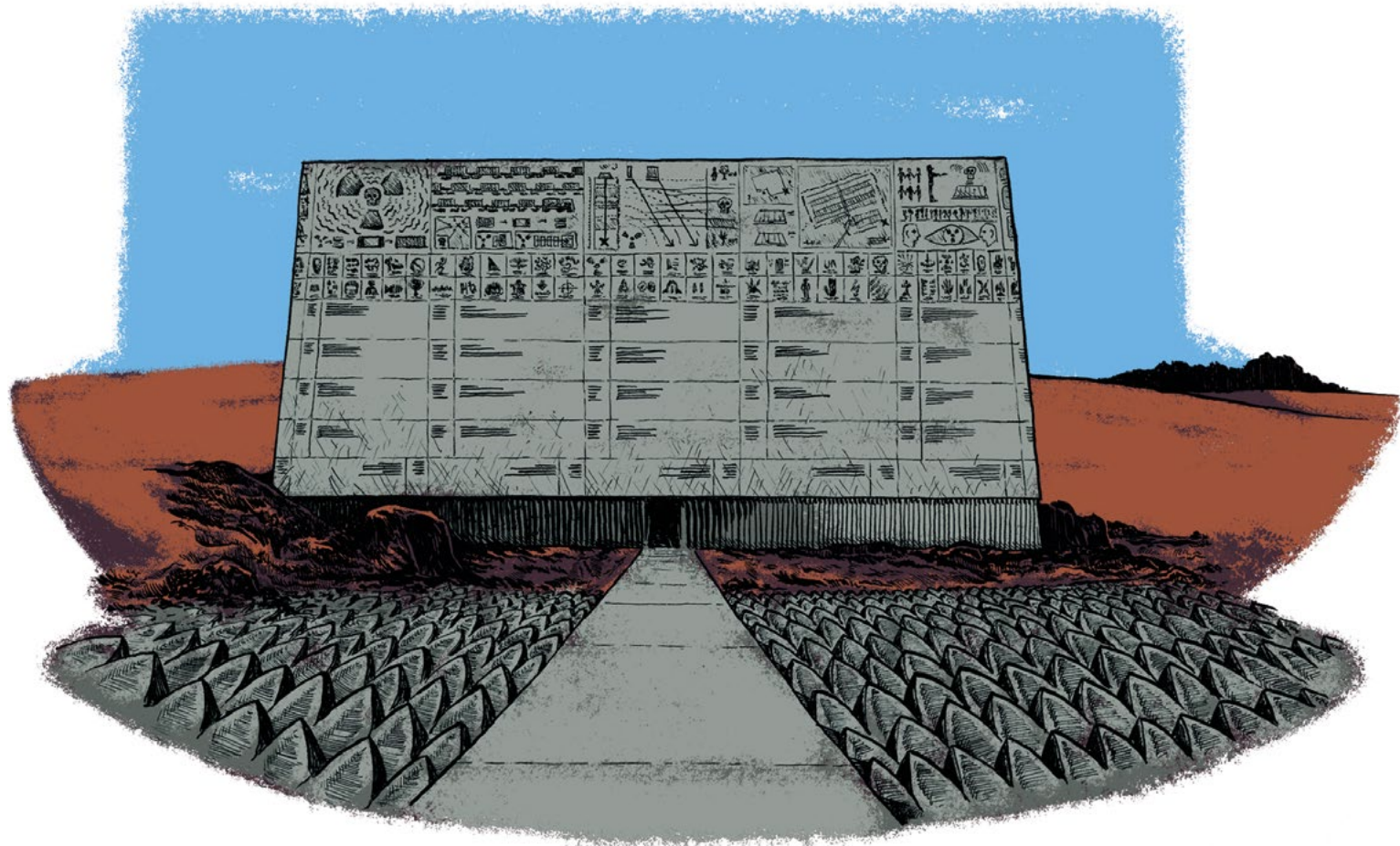
28 Noguera, S. (2019). *Prospectives Graphiques : signaler la présence des déchets radioactifs*. [Conférence], Prospectives Graphiques, Centre national du Graphisme à Chaumont, <https://www.youtube.com/watch?v=tvanqy1P1Ng&t=274s>



Page 16, août 1972
 Des guérilleros bengalis tuent
 des prisonniers à Dacca, 1971
 « People calendar » pour
 Mart Spruijt, Jan Van Toorn,
 1972/73. In: *Jan van Toorn:
 The World in a Calendar*,
 Design Observer [en ligne],
 Rick Poynor, 2012



Page 43, Février 1973
 Id.



*Prospectives Graphiques:
signaler la présence
des déchets radioactifs.
Sébastien Noguera.
In: 9/03 – « Prospectives
graphiques », une journée d'étude
à Chaumont, étapes [en ligne], 2020*

II.

*Le récit actuel
de l'homme
et de l'eau*



Une perte de la relation à l'eau par sa technicisation

L'eau, cet élément naturel, pur, caractérisé par sa fluidité, sa mouvance, sa profondeur et sa variation, est aujourd'hui principalement vue comme une ressource vitale que l'homme peut contrôler, exploiter, et consommer. Elle est caractérisée par sa valeur quantifiable. Elle est devenue un bien marchand, qui parcourt un réseau industrialisé et technicisé, fait de circuits, de tuyaux, de machines de pompage, de barrages, de stations d'épuration. On la retrouve mise en bouteille dans les supermarchés. On ouvre un robinet et elle coule dans nos mains. Elle est devenue une ressource que l'homme a appris à canaliser, et dont il profite au quotidien, mais dont la valeur inestimable a laissé place à une aisante abstraction.

Ainsi, nous avons perdu une grande part de notre rapport sensible à cet élément naturel, pur et mouvant. Pourtant, comme le montre le philosophe Gaston Bachelard²⁹ en 1942, l'eau a une capacité à faire rêver, à éveiller le songe, elle a une force symbolique et poétique. Dans la nature, elle s'écoule entre les roches. Sa profondeur intrigue par l'inconnu du monde qu'elle cache. De rivière en cascade, elle symbolise la métamorphose, la transformation. L'eau des sources est pure, limpide et protectrice. L'eau des torrents est impétueuse. **L'eau est également ce qui crée du lien, entre l'homme et la nature, entre les hommes eux-mêmes et entre l'homme et les êtres vivants.**

²⁹ Bachelard, G. (1993). *L'eau et les rêves: Essai sur l'imagination de la matière*.

Les Grecs accordaient déjà une symbolique, une valeur à chaque élément. « *Sans le feu, rien n'est visible. Sans la terre, rien n'est tangible. Mais sans l'eau, rien n'est relié, changé ni transformé.* »³⁰ L'eau était pour eux ce qui crée de la relation. Pour le penseur grec Héraclite, le feu occupait la place la plus importante dans la nature et le monde. Il décrit les métamorphoses du feu à l'origine de la naissance des autres éléments naturels. « *Métamorphoses du feu : d'abord la mer, et de la mer une moitié devient terre, l'autre moitié nuée ardente.* »³¹ Mais pour le mathématicien grec Thalès, c'était l'eau qui représentait la vie, car « *tout est eau* »³². **Cette ressource était même autrefois vue comme une entité mystique, magique, que l'homme admirait sans pouvoir en avoir la maîtrise totale, mais il respectait cette ressource à l'origine de toute vie, de toute civilisation, qui amenait un lien profond entre chaque composant du monde.** Elle était, dans certaines cultures et croyances, personnifiée. On accordait un esprit à l'eau. Les Grecs racontaient les histoires de Poséidon. Dans *Le voyage de Chihiro*, de Hayao Miyazaki, la jeune fille rencontre Haku, l'esprit de la rivière, représenté par un dragon et a une relation forte avec lui. Les mythes grecs imaginaient également dans les rivières des nymphes, ces divinités féminines reliées à la nature et souvent à l'eau. Les civilisations amérindiennes effectuaient des danses de la pluie pour amener l'eau sur leurs terres.

30 Pierron, J-P. (2018). *La poétique de l'eau : Pour une nouvelle écologie*. Paris, éd. François Bourin, 14

31 Béduneau, S. (1999). *Héraclite, un rêveur du feu*. In : Cesbron, G., *Recherches sur l'imaginaire* Tome 2, [en ligne] (page consultée le 5/01/21) <https://books.openedition.org/pur/64343>

32 Pierron, J-P., *op. cit.*, 12

Mais, progressivement, nous avons perdu cette représentation symbolique forte de l'eau, ce respect pour cette ressource qui amène la vie. Bien sûr, nous continuons à voir sa beauté, elle nous fait encore songer lorsque nous nous retrouvons face à une cascade au beau milieu d'une forêt, ou lorsque nous nous arrêtons sur les rives d'un ruisseau. C'est d'ailleurs pour cela que nous continuons de mettre des fontaines dans les villes et les villages ou des cascades artificielles. Nous désirons ramener cette eau naturelle et libre dans nos décors urbains. La civilisation romaine faisait de même. Alain Malissard décrit, par exemple, la *Meta sundans*, la *Borne qui sue*, qui se trouvait près du Grand Cirque et du Colisée, dressée sur le bord de la Voie Sacrée, et de laquelle l'eau tombait en cascade, pour plonger dans un bassin l'entourant. « *Ces plaisirs devenaient [...] à la fois plus grandioses et plus communs, quand l'eau, jaillissant vers le ciel ou ruisselant de toute part au milieu des marbres qu'elle animait, devenait un spectacle à elle seule.* »³³ Mais aujourd'hui, comme chez les Romains, cela a davantage une fonction décorative qu'une volonté de ramener un respect de cet élément originel et onirique. **L'eau ne nous apparaît plus comme une entité naturelle avec laquelle nous créons une relation respectueuse, mais comme une matière qui nous permet de vivre et que nous pouvons maîtriser.**

C'est au XVIII^e siècle que les scientifiques ont commencé à sortir l'eau de cette conception onirique, afin d'en faire un élément rationnel, analysable et chiffrable, une molécule : H₂O. « *Au génie des sources fera place l'ingénieur des eaux.* »³⁴. « *L'eau ne se rêve plus, elle s'analyse. Elle ne se contemple plus dans une vénération, elle est soumise à une*

33 Malissard, A. (1994). *Les Romains et l'eau*. Paris, éd. Les Belles Lettres, (Realia), 97

34 Pierron, J-P. (2018). *La poétique de l'eau : Pour une nouvelle écologie*. Paris, éd. François Bourin, 21

grande explication. »³⁵ **Cette rationalisation de l'eau en a fait un bien maîtrisable et domesticable.** L'eau ne nous paraît plus comme quelque chose de sauvage, d'indomptable, mais comme un bien naturel au service de l'homme qui permet de satisfaire ses besoins. Elle semble abondante, à disposition, de manière illimitée et devient un bien marchand de consommation. Cela a entraîné une « *domestication industrielle* »³⁶ de la ressource. Elle circule dans des tuyaux et est rendue invisible. L'homme est en contact avec elle via des objets industriels, des robinets, des douches, des citernes. L'homme la souille, la pollue, mais délègue à des professionnels et à des stations d'épuration son traitement. Il est difficile pour lui d'avoir conscience de la manière dont elle circule, d'où elle vient, où elle va, comment elle est traitée, quelle quantité est consommée chaque jour. **Toute cette circulation de l'eau est masquée et l'homme, bien que parfois inquiet de la raréfaction de la ressource, se satisfait benoîtement de cette eau qui s'écoule de manière illimitée dans son foyer. Ainsi, cette technicisation de l'eau semble rompre le lien entre l'homme et l'environnement, mais l'ingérence nécessaire des outils techniques prive aussi les hommes de la relation, que peut générer l'eau, entre eux.**

Notre relation sensible à l'eau, à la nature et aux autres, a été effacée et confisquée par les intermédiaires industriels qui nous approvisionnent en cette ressource au quotidien. **Ainsi, ne faudrait-il pas amener à nouveau du poétique, du sensible et de l'humain dans notre perception de l'eau ?** « *La poésie enrichit l'expérience que nous faisons du monde en s'attachant de façon sensible et ingénieuse*

35 *Ibid.*, 22

36 *Ibid.*, 7

au singulier »³⁷. Comment, alors, retrouver une relation sensible à l'eau pour la valoriser à nouveau comme élément avec lequel nous avons une relation respectueuse et non une relation de domination de l'homme sur la ressource.

Il faudrait ramener de l'humain dans sa distribution, son usage et sa circulation, pour rendre visibles ses propriétés et donc instaurer de l'échange humain dans l'utilisation de cette ressource. Ramener le geste humain pourrait être un moyen de recréer du lien à la fois entre l'eau et les hommes, mais aussi entre les hommes eux-mêmes, par ces gestes qui se détacheraient de la technicisation. Cela ramènerait du respect, du partage, de la valeur, à la ressource et un rythme plus naturel dans sa consommation. Cela permettrait également de rendre à nouveau visible l'infinie richesse de cet élément par le fait de l'offrir, de l'échanger comme quelque chose de précieux. Ainsi, il faudrait inventer les gestes d'un partage de l'eau pour recréer une unité. **« Pour entendre le chant de l'eau, faut-il écarter le champ des machines ? »**³⁸ Il serait temps de transformer la perception de l'eau pour renouveler son usage par la symbolique. La poésie serait fondée sur l'échange humain, et donc, interrogerait l'imaginaire de l'eau individuelle très présent dans notre culture occidentale contemporaine. De fait, quelle est la teneur de l'individualisation dans le récit actuel de l'homme et de l'eau ?

37 *Ibid.*, 3

38 *Ibid.*, 91



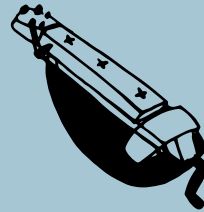
Le temps des gitans,
1989, Emir Kusturica
[Film], Columbia Pictures,
132 min.



Colisée et Meta Sudans,
Rome, Italie, entre 1890 et 1900
Impression photomécanique
Bibliothèque du Congrès,
Division des impressions
et photographies, Washington,
D.C. 20540 USA



Le bain, témoin d'un rapport individuel à l'eau



On raconte que pendant les soirées estivales, un joueur de vielle à roue venait s'asseoir au bord du bassin et jouait pendant des heures. Sa musique rassemblait toute une foule qui venait danser jusqu'au coucher du soleil. Ses notes étaient si entraînantes que même les eaux du bassin se mouvaient. Ainsi, les vibrations de l'eau se mêlaient aux pas des villageois et à la mélodie du musicien.

l'eau purifie, l'eau revigore et

Aujourd'hui, dans notre culture l'eau semble avant tout intime

mais accessible de manière presque le satisfaire des besoins personnels, nps. Des gestes et pratiques privés des moyens matériels, se sont net duquel on fait couler l'eau pour ner. On dispose d'une machine à linge; on appuie sur un bouton r se réveiller et tonifier son corps, sous la douche. Le soir, pour se n bain. **Ainsi, cette disponibilité n des foyers est devenue banale, à ces pratiques quotidiennes qui nous placent dans le confort et l'autonomie.**

Afin d'illustrer le propos sur cette individualisation de notre rapport à l'eau, cette partie s'attachera davantage à son usage lié au lavage du corps. En effet, le lieu témoignant le plus de cette intimité dans notre usage de l'eau au quotidien est la salle de bains. Ce lieu confortable, chaud, privé, où l'on peut se retrouver seul avec soi... On entre sous la douche et on peut laisser l'eau couler sur notre peau tout en se laissant aller à nos pensées. Ou bien, on se plonge dans



Le bain, témoin d'un rapport individuel à l'eau

L'eau désaltère, l'eau nettoie, l'eau purifie, l'eau revigore et l'eau peut également détendre. **Aujourd'hui, dans notre culture occidentale, notre rapport à l'eau semble avant tout intime et privé.** Cette ressource, désormais accessible de manière presque illimitée dans les foyers, permet de satisfaire des besoins personnels, liés à l'hygiène la plupart du temps. Des gestes et pratiques privés dans l'usage de l'eau, associés à des moyens matériels, se sont développés. On a son propre robinet duquel on fait couler l'eau pour boire, faire sa vaisselle ou cuisiner. On dispose d'une machine à laver dans laquelle on met son linge ; on appuie sur un bouton et le tour est joué. Le matin, pour se réveiller et tonifier son corps, avant d'aller travailler, on passe sous la douche. Le soir, pour se détendre, on s'accorde parfois un bain. **Ainsi, cette disponibilité permanente de l'eau dans chacun des foyers est devenue banale, et nous nous sommes habitués à ces pratiques quotidiennes qui nous placent dans le confort et l'autonomie.**

Afin d'illustrer le propos sur cette individualisation de notre rapport à l'eau, cette partie s'attachera davantage à son usage lié au lavage du corps. En effet, le lieu témoignant le plus de cette intimité dans notre usage de l'eau au quotidien est la salle de bains. Ce lieu confortable, chaud, privé, où l'on peut se retrouver seul avec soi... On entre sous la douche et on peut laisser l'eau couler sur notre peau tout en se laissant aller à nos pensées. Ou bien, on se plonge dans

ce bain bien chaud et mousseux avec une petite lumière tamisée pour se détendre une heure après une longue journée de travail. Les publicités pour les produits OBAO dans les années soixante affirmaient déjà : « *Détendez-vous à la japonaise avec le bain bleu moussant !* » en affichant une femme se prélassant dans son bain et en projetant le spectateur dans un décor onirique japonais.

L'imaginaire de l'usage de l'eau dans le cadre du bain se construit et se déploie comme un moment où l'on peut se retrouver seul avec soi, un moment d'introspection, où l'on peut s'accorder du temps pour être en harmonie avec soi-même. Mais ce confort que nous accordons la salle de bains n'a pas toujours été. Georges Vigarello, dans son ouvrage *Le Propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*³⁹, décrit de manière chronologique notre passage d'un usage de l'eau au service strict de l'hygiène, qui était plus exceptionnel et qui prenait place dans des lieux partagés, à un usage plus intime et confortable de la ressource.

La présence de l'eau dans les foyers est devenue habituelle. Nous ne nous posons plus la question de son accessibilité, pourtant sa conquête est assez récente. Avant, pour pouvoir utiliser de l'eau chez soi, il fallait aller la chercher au puits ou à la rivière avec des seaux ou faire appel à des porteurs d'eau si la situation sociale le permettait. De la même manière, dans l'espace public, se sont développés au XIX^e siècle de nombreuses fontaines et lavoirs, qui témoignent d'une incapacité d'avoir l'eau à disposition dans les foyers, obligeant un recours à des espaces publics pour laver son linge par exemple. L'évolution de l'accès à l'eau s'est faite lentement. Encore aujourd'hui, l'eau salubre reste difficilement accessible dans les pays pauvres ou en voie de développement.

Mais regardons un peu l'évolution des gestes liés au lavage du corps pour comprendre la privatisation progressive et l'intensification du soin apporté au corps et donc l'usage plus prononcé de l'eau dans cette habitude quotidienne. Au Moyen Âge, les gens se contentaient d'un lavage des mains et du visage. Seules les parties visibles étaient soignées pour témoigner de la propreté. Il y a un souci de l'apparence plutôt que de l'hygiène et de la santé. La baignoire existait, mais elle était très rustique, souvent en bois et elle se trouvait dans les étuves publiques.

Du XIII^e au XVI^e siècle, les bains publics en France étaient très présents et utilisés. « *Les corps nus transpirent, et s'épongent côte à côte dans la vapeur d'une eau chauffée au bois. Le bain, quant à lui, est pris dans une pièce quelquefois séparée, encombrée de lourdes baignoires rondes cerclées de fer.* »⁴⁰. Puis s'est développée une certaine peur de l'eau commune, d'une part avec l'arrivée de la peste puis pour des raisons de pudeur. Cela a entraîné une disparition des bains publics au XVI^e siècle. Ainsi ont émergé des gestes de plus en plus individuels du lavage du corps qui se sont progressivement accompagnés d'espaces dédiés à l'usage de la ressource, d'objets, de produits.

Au XVI^e siècle, le soin du corps se traduisait par le lavage du linge. Si le linge était blanc, alors le corps était propre. Ce linge est nettoyé dans des lavoirs publics ou est simplement changé.

C'est au XVIII^e siècle que le bain commence à prendre une place dans les foyers, avec le début d'un aménagement de pièces dédiées à cette pratique dans les riches demeures avec de plus en plus une attention à la sensualité, au plaisir, aux effets du bain chaud, et aux états profonds du corps déclenchés par le contact avec cette eau.

39 Vigarello, G. (1985). *Le Propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, éd. Points, (histoire)

40 Vigarello, G. (1985). *Le Propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, éd. Points, (histoire), 31

« L'attention aux phénomènes de sensibilité domine. L'organisme est bercé par le bain autant qu'il est atteint par lui. »⁴¹. Mais l'eau constitue encore un « luxe » que seule une certaine partie de la population peut s'accorder. Les classes les plus populaires se lavent dans des cuvettes, à la rivière ou dans des bains publics.

Au XIX^e siècle, les bains publics réapparaissent massivement pour répondre aux besoins de l'hygiène populaire. Par exemple, à Paris, se trouvent « près de 500 »⁴² bains publics en 1816. Et ceux-ci se multiplient entre 1817 et 1831 où « on en compte 2 734 »⁴³.

C'est au milieu du XX^e siècle que l'usage de l'eau au service de l'hygiène prend davantage d'importance encore. La pièce nommée « salle de bains » commence à se développer, avec la mise en place d'objets nous permettant de nous débrouiller seuls dans la pratique du lavage du corps. « En 1954, 1 logement sur 10 en France possède une baignoire ou une douche. »⁴⁴. « [L']image n'est plus aux baigneuses de M^{me} de Cardoville, assistant et soutenant leur maîtresse. Elle est à l'agencement des appareils et des objets. Dans ce cadre, un rapport de soi à soi plus exigeant s'est tout simplement constitué. »⁴⁵

Ces améliorations des pratiques hygiéniques liées à l'eau ont notamment pu être permises grâce au réseau de distribution d'eau mis en place par les Frères Perrier au XVIII^e siècle avec la fondation de la Compagnie des Eaux à Paris qui a fait de l'eau un flux passant par chaque foyer pour fournir chaque personne en eau.

41 Ibid., 117

42 Goubert, J.-P. (1986). *Une histoire de l'hygiène: Eau et salubrité dans la France contemporaine*. Paris, éd. Pluriel, 81

43 Ibid., 81

44 Ibid., 82

45 Vigarello, G. (1985). *Le Propre et le sale: L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, éd. Points, (histoire), 231

« Directions et trajets se stabilisent. L'eau grimpe le long des escaliers de service, alimente la cuisine, diffuse sur le cabinet de toilette et les lieux d'aisance. »⁴⁶

Ainsi, ces avancées techniques et spatiales ont donné naissance à de nouvelles pratiques, de nouveaux gestes liés à un soin permanent du corps, à une recherche de la beauté, de la propreté dans un cadre confortable, intime et caché. L'individualisation de cette pratique s'est ensuite peu à peu entourée de produits, d'objets intensifiant davantage le soin de soi à soi et la détente. Des shampoings senteur framboise, des gels lavant à la vanille, des bains moussants pour une ambiance tropicale nous sont vendus par la publicité comme des produits qui pourront satisfaire notre besoin de détente et d'évasion. Ainsi, comme le montre Francine Barthe-Deloize dans son ouvrage *Géographie de la nudité. Être nu quelque part*⁴⁷, cette volonté individuelle de prendre soin de son corps par l'usage de l'eau produit des espaces, des rituels, des accessoires et un temps toujours plus importants. **Tous ces éléments ont pour objectif de favoriser davantage le « confort » personnel**, un mot qui est d'ailleurs d'origine française. Mais cela cache un certain narcissisme, un besoin de combler des désirs et un bien-être recentré sur soi-même et que doit parvenir à combler la ressource en eau par sa profusion. **Cette recherche de confort engendre la profusion d'éléments consommateurs dédiés au bien-être individuel: l'eau propre courante, l'utilisation de gaz et d'électricité pour chauffer.**

Alors, bien sûr, de nos jours, la grande majorité de la ressource en eau est consommée par le secteur agricole et le but n'est pas ici

46 Vigarello, G. (1985). *Le Propre et le sale: L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*. Paris, éd. Points, (histoire), 232

47 Garthe-Deloisy, F. (2003). *Géographie de la nudité: Être nu quelque part*. Paris, Éditions Bréal, (d'autre part), 86-87

de culpabiliser les « petits » consommateurs quotidiens, bien que les quantités phénoménales de produits de nettoyage déversés dans les réserves hydriques soient quand même critiquables. Mais ces pratiques peuvent témoigner d'un constat général. **Notre usage de l'eau se fait de manière individuelle et dispendieuse. Bien que les compteurs soient là pour quantifier et réguler la consommation d'eau de chacun et permettre d'éviter des excès, par nos seuls moyens, nous ne pouvons avoir pleinement conscience de l'impact de notre consommation d'eau sur la réserve de la ressource.** Nous n'avons pas une consommation concertée, avec nos voisins par exemple, pour pouvoir réguler de manière cordiale la consommation globale au sein d'un même habitat. Nous ne sommes pas dans un esprit de partage de la ressource, d'échange alors que tout le monde le sait, cette ressource est vouée à être de plus en plus rare. Mais avant de chercher à débattre sur l'efficacité ou non d'un partage de l'eau, d'une mise en commun, **il est nécessaire de rappeler le caractère social, collectif et fédérateur sur lequel peut reposer l'usage de l'eau afin de détrôner cet imaginaire de l'eau intime, privée et individuelle.**



Publicité « bain de mousse à la japonaise », O.B.A.O, 1965

détendez
vous
à la japonaise avec

OBAO

bain bleu moussant



L'imaginaire de l'eau sociale

Face à l'imaginaire de l'usage intime et privé de l'eau, il existe cependant, dans certaines cultures, des pratiques témoignant d'une perception de cette ressource comme un élément créateur de liens.

Dans le film *À mon âge je me cache encore pour fumer*⁴⁸, réalisé par Rayhana en 2017, nous assistons à des moments de confiance, de solidarité et de convivialité, dans un Hammam en Orient où les femmes peuvent se retrouver, se sentir libres, entre elles, loin de la persécution des hommes. Il y a des rires, des pleurs, des chants, des danses, des confidences. **Le Hammam, un espace dédié à l'hygiène corporelle, devient un lieu d'échanges et de solidarité.** Dans ce lieu, il y a une proximité corporelle, les corps nus se croisent, les femmes se nettoient entre elles, se massent avec beaucoup de délicatesse et de respect, elles prennent soin les unes des autres. Mais c'est aussi une proximité morale. Ce lieu, où l'eau est au centre, témoigne d'une complicité, d'une tendresse entre ces femmes. Ce film montre dans un premier temps une pratique différente du lavage du corps. Celui-ci se réalise dans un espace commun et représente un acte plus lent et appliqué, composé de plusieurs étapes. Les différentes scènes du film apportent une nouvelle perception de l'hygiène du corps, qui vient heurter notre conception individualiste, intime et privée de l'eau. Celle-ci n'a pas qu'une fonction d'hygiène, ni d'introspection.

48 Rayhana (réalisation) (2017). *À mon âge je me cache encore pour fumer* [Film], KG Productions, Arte France Cinéma, Blonde, Battam Film, 87 minutes

C'est une eau qui se partage, qui a un caractère festif, qui amène une proximité, une sociabilité et un respect mutuel.

L'eau, ressource naturelle, vitale, pure, qui est unique sur la terre et commune à tous, prend, dans cet espace, tout son sens.

Elle se partage, elle rassemble, passe d'une main à un corps et s'intègre dans des gestes de respect, de délicatesse et d'échange.

Ici encore, l'attention va à l'usage de l'eau pour le lavage du corps, car, comme dit précédemment, cette pratique, qui dans notre culture témoigne d'un très grand individualisme et d'un renfermement sur soi, représente dans d'autres cultures quelque chose de bien plus social, partagé, et amène de la proximité entre les personnes.

Ainsi, les Hammams, ces lieux dédiés à l'eau commune, représentent des espaces conviviaux, où l'on se rend en famille ou entre amis, pour se laver mais surtout pour purifier son corps et son esprit.

Il règne dans ces lieux un profond respect des autres, de leur corps et de leur intimité. Des conduites de bienséance, des regards discrets, des postures non-provocantes, sont apprises par mimétisme d'une génération à l'autre.

On retrouve cette perception de l'eau dans la pratique du bain au Japon. Les Japonais ont différentes manières de pratiquer l'hygiène du corps. D'une part, le bain peut se pratiquer au sein de la famille, de manière partagée. Cette pratique renforce le sentiment d'appartenir à un groupe, familial dans un premier temps, mais aussi à un groupe plus important, car elle se retrouve dans toute la culture du Japon. Le bain est un « *lieu privilégié où l'identité individuelle, intégrée au sein du groupe familial, se confond avec l'identité conférée par le sentiment d'appartenance à un groupe plus large encore, celui qu'offre la culture japonaise, passée et présente.* »⁴⁹

Ainsi, dans cette culture, l'eau n'est pas seulement vue comme une ressource exploitable à des fins de consommation individuelle, mais elle a une valeur symbolique forte. Elle est ce qui purifie, ce qui rassemble, ce qui nettoie à la fois le corps et l'esprit.

Cette perception de l'eau se retrouve également dans les *Onsen*, qui sont des bains extérieurs, qui prennent place au pied de sources thermales. Là aussi, on retrouve un partage des vertus thérapeutiques, de la capacité à détendre, à laver et à purifier de l'eau, au sein d'un espace commun, où chacun se met à nu et où les frontières sociales disparaissent. Plus qu'un rapprochement entre les usagers, les *Onsen* traduisent également un rapprochement avec la nature et un respect témoigné pour elle. En effet, « *l'immersion dans la nature permet de « faire un avec elle* » »⁵⁰. L'eau est perçue comme cet élément naturel, purificateur, auquel l'homme s'intègre, mais qu'il ne cherche pas à maîtriser.

Les *Sento* sont également très fréquentés au Japon. Ce sont des bains publics intérieurs, qui représentent des lieux destinés au partage de l'eau dans un espace commun dédié au soin du corps. Dans ce lieu, malgré une mise à nu face aux autres, il y a un respect, il n'y a pas d'intrusion dans l'intimité, « *discrétion oblige, le plus souvent dans les bains publics, on voit, mais on ne regarde pas.* »⁵¹ L'eau, et en particulier le bain, sont, au Japon, conviviaux. **L'expression japonaise « hadaka no tsukiau » signifie d'ailleurs la convivialité du bain.** Dans les cas où le bain est pris de manière individuelle, l'eau est parfois réutilisée. Les usagers se lavent soigneusement avant de s'immerger dans la baignoire puis une fois sortis, ils disposent un couvercle sur celle-ci afin de conserver l'eau à une température convenable.

49 Nouhet-Roseman, J. (2003). *Le rituel du bain au Japon*. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, n°40, 79-91

50 Nouhet-Roseman, J. (2003). *Le rituel du bain au Japon*. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, n°40, 79-91

51 *Ibid*

Cela permet l'utilisation d'une même eau par différentes personnes. Quand il y a des invités, ce sont eux qui utilisent le bain en premier.

Dans la civilisation romaine, les bains publics ou thermes occupaient également une place importante. Les premiers bains sont apparus pendant la période hellénistique et s'appelaient alors des *balnea*. Ces espaces étaient assez rudimentaires, petits et peu confortables, car avant le 1^{er} siècle avant J-C, l'alimentation en eau et le chauffage restaient des problèmes. Grâce aux avancées techniques, les *balnea* grecs ont laissé la place aux thermes romains entre le milieu du 1^{er} siècle avant J-C et l'époque augustéenne. L'architecte-archéologue Henri Broise, dans sa conférence, *Des bains hellénistiques aux thermes romains*⁵², les décrit comme des lieux essentiels de la culture romaine. Ils avaient une place importante dans la vie des riches, mais aussi dans celle des pauvres. **Dans ces thermes, les classes sociales étaient abolies et dans chaque quartier se trouvaient un ou plusieurs bains publics de proximité. Ils représentaient des lieux de sociabilité et avaient un usage hygiénique, curatif et festif.** Alain Malissard, dans son ouvrage *Les Romains et l'eau*, montre bien que ces lieux n'avaient pas qu'une fonction hygiénique, mais permettaient divers contextes destinés à la vie sociale, « *des promenades et des portiques, des salons pour la détente ; et des bars, et des bibliothèques, des théâtres et des jardins ; la présence d'une administration discrète et bienveillante ; la gratuité d'accès, le luxe et la beauté ; autour de ce parcours, qui alliait la santé, l'hygiène et le plaisir* »⁵³. À Rome, il n'y avait pas que les bains qui représentaient des lieux de sociabilité. Il y avait aussi les fontaines. « *On y commentait*

les événements de la veille et les incidents du jour, on y colportait les ragots et les rumeurs : on y riait et on s'y querellait parfois ; c'était le lieu de rencontre obligé des humbles et des déshérités »⁵⁴.

Bien que ces fontaines fussent davantage destinées à une population pauvre qui ne pouvait pas avoir accès à l'eau au foyer et bien qu'elles aient représenté sans doute des lieux où se colportaient les ragots, elles constituaient aussi des lieux où l'eau était visible, partagée et créait du lien entre les usagers. Ainsi, un usage collectif pourrait induire une conscience commune.

Ainsi, ces exemples montrent des pratiques de l'eau intégrées à des cultures particulières, témoignant de la perception de la ressource comme un vecteur de lien social, de lien avec la ressource et parfois de lien avec la nature même. L'eau, dans ces cas-là, et il doit en exister d'autres, dépasse la fonction hygiénique qui lui est attribuée dans les cultures actuelles occidentales. Elle témoigne également d'un certain confort et d'une abondance, mais dans un cadre collectif et partagé. **Elle n'est pas qu'un bien abondant de consommation individuelle, mais convoque une symbolique beaucoup plus forte.** Elle est ce qui rassemble, ce qui crée du lien et ce qui purifie. Mais ce qui a été défini dans cette partie est très peu représenté dans les arts graphiques de nos jours, en particulier dans la culture occidentale contemporaine. **En effet, lorsqu'une notion, une perception, ou une pratique disparaît, il est normal de ne pas en trouver de représentation dans ce qui est diffusé et dans ce qui renforce nos imaginaires. Est-il donc possible d'amener une nouvelle perception de l'eau commune qui soit désirable ?**

52 Broise, H. (2018). *Des bains hellénistiques aux thermes romains*. [Conférence], Les cours publics, Cité de l'architecture et du patrimoine, <https://www.youtube.com/watch?v=Yme2IKK8QuA>

53 Malissard, A. (1994). *Les Romains et l'eau*. Paris, éd. Les Belles Lettres, (Realia), 117-118

54 Malissard, A. (1994). *Les Romains et l'eau*. Paris, éd. Les Belles Lettres, (Realia), 25



À mon âge je me cache encore pour fumer, 2017, Rayhana, [Film], KG Productions, Arte France Cinéma, Blonde, Battam Film, 87 min.



Les thermes de Caracalla,
1899, Lawrence Alma Tadema,
huile sur toile, 95 x 152 cm,
collection privée

III.

*Comment
raconter l'eau
commune?*



Qu'est-ce que l'eau commune ?

Ainsi, peut-on affirmer, à travers les usages collectifs de l'eau, que se fonde son potentiel en termes de cohésion sociale ? Il serait possible d'en douter en raison des conflits que peut générer cette ressource. C'est le cas par exemple en Afrique où l'accès à cet « or bleu » devient source de guerres au même titre que le pétrole. Or, une ressource que nous a offerte la nature et qui nous est vitale ne devrait-elle pas être considérée comme un bien commun, gratuit et accessible à tous ? Ainsi, comment définir le bien commun ?

Dans le petit manuel *Chichilianne, le loup, l'eau et les communs*, de la collection Manuels 369, Cécile Fauvel et Franck Léard donnent une définition du commun. « *Ce principe place au centre l'usage plutôt que la propriété ou la privatisation. Le commun peut être une ressource naturelle comme l'eau, mais aussi matérielle comme une machine ou un bâtiment public, ou encore immatérielle comme un savoir. Le commun implique son partage et sa gestion par un collectif dans le but de le préserver en vue d'une utilisation par tous.* »⁵⁵

Les biens communs représentent donc les réserves de ressources naturelles, comme certaines prairies, forêts, rivières, nappes phréatiques, qui sont présentes sur un territoire et communs à plusieurs personnes, notamment aux habitants de ce territoire. Cette ressource étant disponible en quantité importante, sur un espace assez grand, ces différentes personnes peuvent en bénéficier.

⁵⁵ Fauvel, C., Léard, F. (2019). *Chichilianne, le loup, l'eau et les communs*. Paris, 369 éditions, (manuels). Dessins de Julie Brugier, 65

Elinor Ostrom dans son livre *Gouvernance des biens communs*, affirme que « *Le terme de " ressource commune " désigne un système de ressource suffisamment important pour qu'il soit coûteux d'exclure ses bénéficiaires potentiels de l'accès aux bénéfices liés à son utilisation.* »⁵⁶ Elle explique que ces espaces ou réserves naturelles de ressources sont définis comme des « *systèmes de ressources* » dans lesquels les « *appropriateurs* », c'est-à-dire les consommateurs, les usagers, viennent puiser des « *unités de ressource* ».

L'eau représente une ressource commune à tous les humains et non-humains vivants sur la planète. C'est une ressource vitale, unique sur la terre, dont aucun être vivant ne peut se passer. **Pourtant, l'eau est, par exemple, dans certains pays, considérée comme un bien marchand et économique et est exploitée par des organisations privées, contrôlée par des financiers, à des fins de profit. Mais cette perception de l'eau comme un bien marchand et non comme un bien commun entraîne des inégalités dans son accès, en raison du coût de l'eau que cela engendre.** Cette situation est vouée à se développer au vu de la crise hydrique qui se rapproche, due au réchauffement climatique et à la pollution humaine. Certains avancent l'idée que si l'eau devient un bien coûteux, alors les gens seront plus attentifs à leur consommation. Mais dans le monde, 1,5 milliards de personnes n'ont pas accès à l'eau et 2,6 milliards n'ont pas accès aux services sanitaires⁵⁷. Et comme l'avance le politologue et économiste italien Ricardo Petrella « *la pauvreté est la principale cause du nonaccès à l'eau et non pas la rareté de l'eau* »⁵⁸.

56 Ostrom, E. (2010). *Gouvernance des biens communs*. Louvain-la-Neuve (Belgique), éd. De Boeck Supérieur, 44

57 Petrella, R. (2008). *L'eau, la question sociale du XXI^e siècle*, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 15/07/2020) <https://blog.mondediplo.net/2008-11-30-L-eau-la-question-sociale-du-XXIeme-siecle>

58 *Ibid.*

De plus, l'autre problème, lié à la marchandisation de l'eau, est que les grandes organisations industrielles telles que Coca-Cola, ou des organisations de l'agro-industrie, ont la mainmise sur une grande partie de cette ressource terrestre et l'utilisent dans un objectif de croissance économique. Ils sont, en très grande partie, responsables de sa surexploitation, de sa pollution et de sa surconsommation et font passer au second plan le bien-être humain, alors que l'eau est un élément vital comme le sont l'air et le soleil et devrait être accessible en quantité suffisante pour tout le monde. Par exemple, au Mexique, 1,3 million de personnes n'ont pas accès à l'eau potable. Cela est dû au fait que les réseaux d'eau sont très peu entretenus. Ainsi, la majorité de l'eau consommée par la population est de l'eau en bouteille, « *234 litres par an et par habitant* »⁵⁹. L'un des principaux fournisseurs de cette eau sous plastique est Coca-Cola. Ironie de la chose, ce groupe industriel a implanté l'une de ses principales usines dans la région de Chiapas au Mexique. « *La compagnie y pompe plus de 100 millions de litres d'eau chaque année* »⁶⁰. Cette privatisation liée à une surexploitation de la ressource provoque des désastres écologiques mais interdit aussi de fait l'accès des populations locales à l'eau. C'est impensable et pourtant vrai !

Le politologue Paul Ariès défend le principe de gratuité et de bien commun comme le moyen de contrer les modèles qui nuiront à notre humanité: « marchandisation, monétarisation, utilitarisme et économisme »⁶¹. Mais il n'avance pas que les ressources ou les

59 Sousa, A. (2015). *Au Mexique, la population manque d'eau potable mais Coca-Cola prospère*. Reporterre [en ligne], (page consultée le 05/12/20) <https://reporterre.net/Au-Mexique-la-population-manque-d>

60 *Ibid.*

61 Ariès, P. (2018). *Éloge de la gratuité*, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 05/01/2021) <https://www.monde-diplomatique.fr/2018/11/ARIES/59231>

espaces considérés comme biens communs doivent être laissés en libre-service et que chacun puisse en user comme bon lui semble. Pour lui, il s'agit d'établir des règles, une responsabilisation des citoyens mais également une différenciation des usages gratuits ou non. Lorsqu'il parle de la ressource en eau, il s'intéresse notamment à l'avantage écologique et social de réduire les pertes, à réutiliser les eaux domestiques et à déterminer la gratuité de l'accès à l'eau. Lorsqu'il s'agit d'actions vitales, comme remplir sa piscine, il place dans un usage et une gestion de la ressource afin de la préserver et de garantir l'accès à celle-ci.

Ainsi, comme l'avance Ricardo Petrella, de l'eau relève d'un questionnement aussi une « *question sociale* »⁶² au xx^e siècle. **commun, le partage, l'échange et le niveau local pourraient à petite échelle plus économe et égalitaire de la ressource modèle pourrait permettre au des à plus grande échelle la nécessité d'un meilleur contrôle par le collectif d'une ressource considérée comme un bien commun ?**



Quelles sont les limites de l'eau commune ?

Hélas, l'air un jour devint de plus en plus chaud. L'atmosphère de plus en plus sèche. Les pluies étaient devenues plus rares. La rivière s'asséchait et l'eau du bassin disparut. Le musicien attristé ne venait plus s'asseoir près du bassin et ne jouait plus de musique. Les danses des villageois au bord de l'eau disparurent peu à peu.

ceux-ci en font inévitablement un usage irrespectueux et une consommation excessive, conduisant à la dégradation de cette ressource commune.

de l'usage d'une ressource par commun dans une concertation **es à l'usage et à la gestion d'un bien** de ne pas s'enfermer dans une premier temps, considérer les pensées éricains du bien commun et les freins américain Garrett Hardin, qui a publié s, présente, contrairement à Paul Ariès, en commun et de la gratuité. Selon ne ressource comme un bien commun ent de la ressource. Cet écologue formulés Aristote : « *ce qui est commun t des soins les moins attentifs* »⁶³. moment où une ressource est laissée uitement, à un groupe d'individus,

62 Petrella, R. (2008). *L'eau, la question sociale du xxi^e siècle*, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 15/07/2020) <https://blog.mondediplo.net/2008-11-30-L-eau-la-question-sociale-du-XXIeme-siecle>

63 In : Ostrom, E. (2010). *Gouvernance des biens communs*. Louvain-la-Neuve (Belgique), éd. De Boeck Supérieur, 15

espaces considérés comme biens communs doivent être laissés en libre-service et que chacun puisse en user comme bon lui semble. Pour lui, il s'agit d'établir des règles, une responsabilisation des citoyens mais également une différenciation des usages gratuits ou non. Lorsqu'il parle de la ressource en eau, il s'intéresse notamment à l'avantage écologique et social de réduire les réseaux de distribution pour limiter les pertes, à réutiliser les eaux usées du domaine domestique et à déterminer la gratuité ou non de l'usage de l'eau lorsqu'il s'agit d'actions vitales, comme boire, ou de tâches moins primordiales, comme remplir sa piscine. Tout cela pourrait prendre place dans un usage et une gestion davantage concertée et collective de la ressource afin de la préserver et de réduire les inégalités dans l'accès à celle-ci.

Ainsi, comme l'avance Ricardo Petrella, le problème de la raréfaction de l'eau relève d'un questionnement écologique, mais représente aussi une « *question sociale* »¹ au XXI^e siècle. **Est-ce que la mise en commun, le partage, l'échange et la concertation collective au niveau local pourraient à petite échelle permettre une consommation plus économe et égalitaire de la ressource en eau ? Et est-ce que ce modèle pourrait permettre au design graphique de symboliser à plus grande échelle la nécessité d'une meilleure gestion et d'un meilleur contrôle par le collectif d'une ressource considérée comme un bien commun ?**

1 Petrella, R. (2008). *L'eau, la question sociale du XXI^e siècle*, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 15/07/2020) <https://blog.mondediplo.net/2008-11-30-L-eau-la-question-sociale-du-XXIeme-siecle>



Quelles sont les limites de l'eau commune ?

Peut-on considérer la possibilité de l'usage d'une ressource par l'échange, le partage, la mise en commun dans une concertation collective ? **N'y a-t-il pas de limites à l'usage et à la gestion d'un bien commun par les usagers ?** Afin de ne pas s'enfermer dans une apparence naïve, il faut, dans un premier temps, considérer les pensées qu'ont formulé différents théoriciens du bien commun et les freins qu'ils ont décelé. L'écologue américain Garrett Hardin, qui a publié en 1968 la *Tragédie des communs*, présente, contrairement à Paul Ariès, une vision plus pessimiste du bien commun et de la gratuité. Selon cet écrivain, la considération d'une ressource comme un bien commun conduit forcément à l'épuisement de la ressource. Cet écologue appuie des propos qu'avait déjà formulés Aristote : « *ce qui est commun au plus grand nombre fait l'objet des soins les moins attentifs* »². Selon ces penseurs, à partir du moment où une ressource est laissée en accès libre, sans limite et gratuitement, à un groupe d'individus, ceux-ci en font inévitablement un usage irrespectueux et une consommation excessive, conduisant à la dégradation de cette ressource commune.

2 In : Ostrom, E. (2010). *Gouvernance des biens communs*. Louvain-la-Neuve (Belgique), éd. De Boeck Supérieur, 15

Ainsi, l'homme est-il si peu éduqué, si peu civilisé, qu'il lui est impossible d'user d'une ressource sans conduire à son épuisement ? N'est-il pas capable de se fixer de son plein gré, dans une ambition de partage, ses propres limites ? Est-il envisageable de l'éduquer à percevoir la ressource en eau comme un élément avec lequel il doit créer une nouvelle relation ? Cette relation ne serait plus fondée sur l'impression d'abondance et sur la consommation illimitée, mais sur la considération de l'eau comme un bien précieux, qui crée du lien entre les hommes eux-mêmes et avec l'environnement ? Est-il possible d'initier les hommes à des gestes, dans l'usage de la ressource, qui seraient plus respectueux, plus tournés vers le partage et l'échange ?

Revenons à l'étude des limites que la gestion d'un bien commun par un certain nombre d'individus sur un territoire peut présenter. Un autre problème vient également s'opposer à l'idéalisation de la gestion et de l'usage d'un bien commun par le collectif, celui du « *passager clandestin* »⁶⁴ comme en parle l'économiste Mancur Olson. En quoi cela consiste-t-il ? **Lorsque la gestion et la consommation d'un bien commun sont mises à la disposition d'un groupe d'individus, deux catégories de personnes, non exhaustives, peuvent se révéler : ceux qui s'impliquent et ceux qui profitent.** Ceux qui s'impliquent investissent une grande part d'efforts afin de parvenir à la production d'un bénéfice commun alors que ceux qui profitent ne récupèrent que ce bénéfice sans participer à l'effort collectif. Bien sûr, le degré d'implication des individus dans la gestion d'un bien commun est, en réalité, plus variable. Mais ce sont malheureusement ces deux perceptions négatives de la capacité de l'homme à s'autogérer qui ont, en partie, conduit le recours

64 *Ibid.*, 19

à des autorités extérieures à un territoire et à une population, que ce soit l'état ou une organisation privée, pour gouverner un bien commun présent sur un territoire et utilisé par les habitants de ce territoire. Elinor Ostrom cite notamment le professeur David Ehrenfeld qui avance que si « *l'on ne peut attendre des intérêts privés qu'ils protègent le domaine public, alors la régulation externe par des agences publiques, gouvernements ou autorités nationales est nécessaire* »⁶⁵. **Mais bien évidemment, ces autorités extérieures n'ont pas conscience de la grande variété des problématiques, des situations qui sont relatives à chaque territoire et à chaque ressource. Ce manque d'informations chronologiques et topologiques entraîne donc une uniformisation des solutions mises en place sur chaque territoire pour distribuer une ressource.** De plus, si les informations acquises par ces autorités extérieures sont mauvaises, cela peut entraîner des erreurs dans la répartition et la gestion de la ressource, mais aussi dans l'application des sanctions.

Le second problème est que les individus, qui, eux, sont sur le territoire et qui ont accès à plus d'informations, ne peuvent, par exemple dans le cadre de l'eau, pas avoir totalement conscience de la manière dont circule la ressource, de la manière dont elle est traitée, de la quantité qui est consommée chaque jour dans leur lieu d'habitation, de la possibilité de récupérer certaines eaux. Cela est dû à la délégation de ces tâches à des professionnels. Bien qu'une préoccupation croissante pour la ressource se fasse ressentir, il est difficile de pouvoir intervenir dans la transformation de son usage, si ce n'est de manière individuelle. Or, les usagers locaux, s'ils font un effort de lecture de leur pratique, seraient les plus aptes à avoir les informations nécessaires à la bonne utilisation de la ressource.

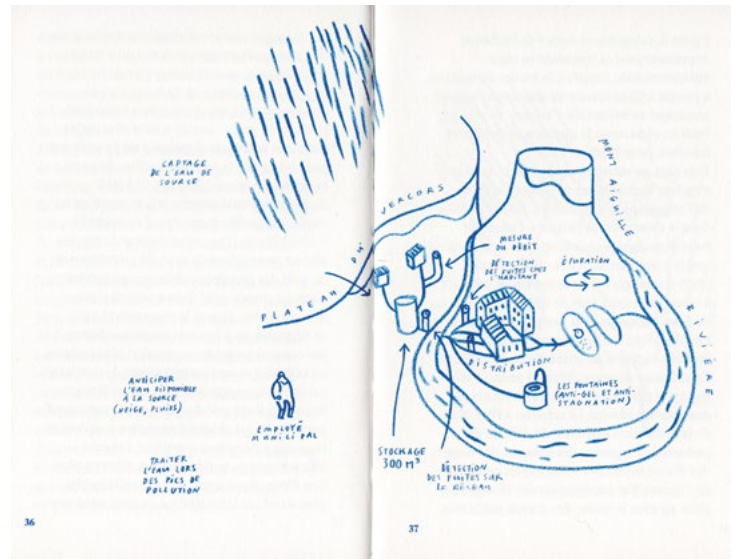
65 *Ibid.*, 22

Cette situation n'est-elle pas illogique? Le problème d'une gouvernance par l'état induit, comme dit précédemment, une uniformisation de la réponse à la demande et de la résolution de problèmes. Et la gouvernance par une organisation privée ramène souvent aux mêmes écueils. Les schémas politiques privilégient alors une marchandisation de la ressource et une volonté de créer du bénéfice financier avant tout. **Ainsi, ne serait-il pas préférable d'étudier la capacité des individus présents sur un territoire à faire face à des problèmes, à fournir des efforts collectifs et à ne pas être impuissants dans l'usage d'un bien commun?**

Elinor Ostrom cherche à montrer que, dans la gouvernance d'un bien commun, les utilisateurs locaux, qui ont une connaissance du territoire, de la population, des contraintes liées à la ressource, pourraient intervenir dans l'usage, l'organisation et la gouvernance de la ressource. Bien sûr, elle prend en compte d'une part le facteur temps. **La construction d'une responsabilité collective doit se faire de manière graduelle en passant par plusieurs étapes, pendant un certain temps et ne peut pas se mettre en place du jour au lendemain.** Puis elle énumère plusieurs points qu'il faudrait prendre en compte pour que cet usage du bien commun ne conduise pas à l'épuisement de la ressource. Il est, d'une part, nécessaire que les usagers définissent des limites dans l'utilisation et la consommation de l'eau, afin que le taux de prélèvement ne soit pas supérieur à la capacité de la ressource à se régénérer. Cela permet d'autre part d'éviter qu'il y ait des profiteurs. Il faut également établir des règles, dans l'usage de la ressource, relatives à la quantité utilisée, à l'effort à apporter, à l'objectif de l'utilisation. Cela induit la mise en place d'une surveillance, que ce soit par un individu ou plusieurs, et de sanctions pour ceux qui ne se conforment pas à ces règles choisies collectivement. Enfin, pour que l'usage d'un bien commun soit efficient, il faut pouvoir créer

des dispositifs et des espaces qui permettent de se retrouver pour faire des choix collectifs, trouver des solutions à plusieurs ou résoudre des conflits. **La prise en compte de ces mécanismes pourrait mettre en avant le fait que les autorités gouvernementales extérieures devraient prendre en compte la capacité et le droit des individus qui se trouvent et vivent sur le territoire où est présent un bien commun, à participer à la mise en place de règles, à contrôler la gestion, à résoudre des problématiques et à créer de nouveaux usages de la ressource sur ce territoire, par des initiatives collectives.**

De là, comment créer un contexte favorable à l'émergence de cette pratique collective concertée? Comment rendre attractive la nécessité de recréer du lien entre les hommes eux-mêmes et entre les hommes et la ressource hydrique? Comment symboliser la possibilité pour cette population d'avoir une participation à la gestion de la ressource, à la mise en place de limites, à l'économie et au partage de celle-ci?



Quelles sont les limites de l'eau commune ?

Chichilienne, le loup,
 l'eau et les communs, 2019,
 Fauvel, C., Léard, F.
 Paris, 369 éditions, (manuels).
 Dessins de Julie Brugier



Rendre désirable l'eau commune par la faculté déployante du texte et de l'image

L'imaginaire de l'eau est donc actuellement dominé par les caractéristiques suivantes : cette ressource semble abondante et elle est maîtrisée, à portée de main, distribuée dans les foyers individuels, grâce à un réseau industriel et associée à des pratiques privées entourées d'accessoires et d'espaces qui permettent un confort personnel. **Comment alors rendre cette eau commune et partagée désirable et attractive ? Comment rendre de telles pratiques attrayantes en sachant que de nombreux freins apparaissent lorsqu'il s'agit de renoncer à une partie de son confort au profit d'un bénéfice collectif.**

De plus, ces pratiques n'existant pas pour le moment dans le cadre d'une ville, d'un village ou d'un quartier, **comment le graphiste peut-il inventer le récit d'un modèle qu'il veut voir advenir sans demeurer dans la simple description, mais en investissant la suggestion, la projection, l'argumentation ?** Comment donner envie au spectateur de découvrir le récit d'une pratique commune que le graphiste a choisi d'anticiper ? Actuellement, quels sont les exemples concrets de supports graphiques dont l'objectif est de rendre désirable la découverte d'un récit ?

Le premier exemple est bien connu. Il s'agit des affiches de cinéma. Les premières affiches de cinéma sont apparues au début du xx^e siècle, peu après la naissance du septième art, dans le but de faire la promotion

des films. L'objectif était de donner une image à voir, associée à un titre, pour susciter l'envie de voir le film, de découvrir un récit. Comment ces affiches, par l'association d'éléments textuels et d'éléments iconographiques, créent-elles en nous une pulsion, l'envie de découvrir le récit que met en scène le film ?

Dans son essai *Spécificité de l'affiche de cinéma : l'écart pulsionnel entre mots et images*⁶⁶, Maribel Peñalver Vicea, après avoir décrit l'évolution de la conception des affiches faisant la promotion de films, révèle les mécanismes de construction d'une affiche de cinéma. Les affiches permettent d'attiser la curiosité chez le spectateur, sans décrire le contenu du film, et sans faire non plus la transcription illustrative du récit. En effet, elles déclenchent l'imagination d'un récit qui paraît attractif dans l'esprit des spectateurs. **L'intrigue générée par ce type d'affiches est d'abord produite par l'utilisation de deux codes sémiotiques différents, le titre et l'image, entre lesquels se trouve un décalage dans la référence qu'ils font au récit.** « Il se produit une déstabilisation entre ce que le titre raconte de l'image et ce que le titre devrait dire, entre ce que le titre dit et ce que l'image montre. »⁶⁷. **Ce décalage installe un espace de flou, de vide, d'incertitude via lequel le spectateur cherche à déployer son imagination, à projeter l'image qu'il se fait du film.** Ainsi, « le message se trouve dans cet espace "invisible" de l'inconscient dégage d'une lecture subjective que le spectateur dégage de l'affiche, le spectateur ayant repéré ce référent flou à partir de la coalescence de l'image et du titre »⁶⁸. Ce décalage permet également d'attiser

66 Peñalver Vicea, M. (2008). *Spécificité de l'affiche de cinéma : l'écart pulsionnel entre mots et images*. Image & Narrative [en ligne], (page consultée le 10/09/20) http://www.imageandnarrative.be/inarchive/affiche_contemporaine/penalver_vicea.htm

67 Ibid.

68 Ibid.

sa curiosité, car cette incertitude peut déclencher en lui des questionnements auxquels seul le film pourra répondre. Cela le pousse donc à chercher à découvrir ce récit.

Ainsi, l'affiche de cinéma installe un sentiment de manque. Bien que l'image d'affiche de film ait une capacité narrative, elle ne dit pas tout. Elle est davantage une métaphore du film, elle instaure un questionnement déclencheur d'une pulsion chez le spectateur qui éprouvera une satisfaction en allant voir le film. On retrouve ce procédé dans les affiches de théâtre. C'est ce que Vincent Perrottet et Anette Lenz cherchent à mettre en avant dans une partie de leur travail pour le théâtre d'Angoulême ou le théâtre de *La Filature* par exemple. Les affiches qu'ils produisent ne servent pas qu'à faire la promotion des événements proposés par ce théâtre, mais également à laisser une place à la réflexion, à l'interprétation et au déploiement de l'imagination de celui qui regarde l'affiche. Vincent Perrottet a également réalisé les affiches de la saison 2010-2011 du théâtre *La filature* en n'ayant que peu d'informations sur les pièces présentées si ce n'est le titre et une brève présentation. Il a donc réalisé des photographies qui ne semblaient pas forcément correspondre au contenu des pièces, mais qui déployaient un imaginaire qui semblait répondre au titre. C'est le cas de l'affiche pour la pièce *Le Jardin du possible* pour laquelle il a associé le titre à une photographie mettant en scène un rapprochement sur la main d'une personne en train de constituer un cairn.

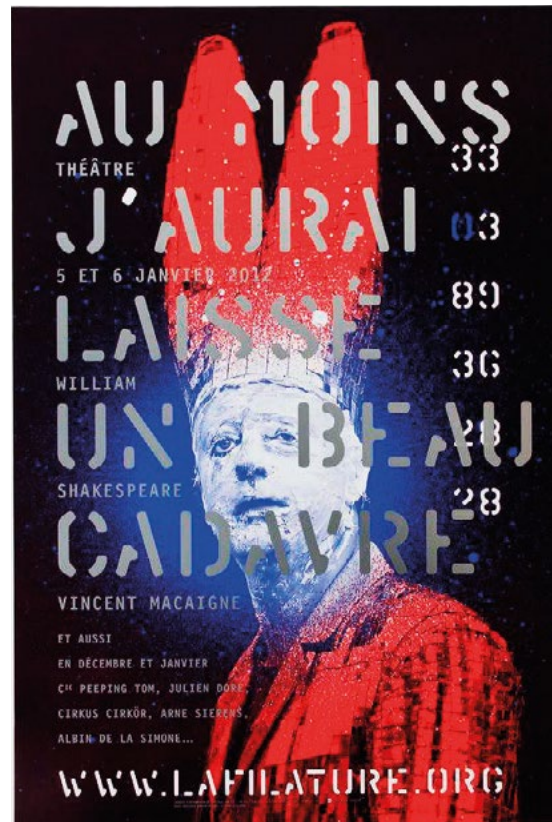
À l'aube de ces exemples qui évoquent clairement la liberté d'invention visuelle du graphiste, quel est le degré d'éloignement envisageable entre le caractère documentaire supposé attendu de la part de celui qui regarde l'affiche et l'interprétation énigmatique ayant un puissant aspect de promesse ?



Affiche *Chat noir, chat blanc*,
1998, Emir Kusturica



Affiche *Le lac aux oies sauvages*,
2019, Diao Yi'nan



*Au moins j'aurai laissé
un beau cadavre,*
2011, Vincent Macaigne
Théâtre La Filature, Mulhouse
Affiche de Anette Lenz
et Vincent Perrottet.

On remarque que, généralement, les images utilisées qui permettent de déployer cette imagination semblent figer un instant. Elles paraissent présenter un arrêt sur un mouvement, une action, si bien que l'on se demande ce qu'il se passe avant et après cet instant figé et dans quel contexte prend place cette scène. C'est ce qui permet de déclencher la projection d'un récit. Ce sont également des images décontextualisées. Les décors, les objets n'ont pas une forte présence. L'image n'est pas dans la description complète d'une situation, mais plus dans son évocation. Elle guide l'imaginaire vers une atmosphère, une situation, sans en dévoiler la totalité afin de laisser une part à l'interprétation du spectateur. De la même façon, la relation entre le texte et l'image est particulière. L'image n'est pas une illustration de ce qu'évoque le texte, cela provoquerait une redite dans l'évocation d'un imaginaire et freinerait donc une capacité déployante de l'outil visuel. Ce décalage est primordial dans l'évocation d'un récit. **Ainsi, quelles sont les images de l'eau commune et partagée qui peuvent attirer l'attention et déployer l'imagination sur une pratique qui n'existe pas encore ? Comment faire rêver à l'eau commune ?** Comment idéaliser cette ressource partagée par la mise en scène d'une cohésion sociale autour de celle-ci pour déployer l'imaginaire de la création de lien, entre les hommes et l'environnement et entre les hommes eux-mêmes, grâce à l'eau ? **Quelle thématique, quelle situation de l'eau partagée pourraient l'ériger en pratique attractive ?**

Il semble que cette eau, associée à un moment convivial, festif, à un rythme, à une musicalité, théâtralisée, mise en scène dans son écoulement, son mouvement et partagée entre les hommes permette de ramener de la symbolique, du respect envers cette ressource. Cela recrée également un lien entre les hommes eux-mêmes et entre les hommes et l'élément naturel. En effet, dans le documentaire *The*

Vanuatu Women's Water music, l'eau commune est associée à la musique, à la danse. Ce film présente une danse traditionnelle interprétée par les collectivités de l'île-du-Prince-Édouard à l'est du Canada. L'eau commune est montrée comme festive, joyeuse et paraît donc attractive. Il y a une relation qui se crée entre les femmes, mais aussi avec l'environnement naturel, grâce à l'eau, à la musique et à la danse. On retrouve cette même thématique de l'eau partagée dans la scène du film *Kirikou*, de Michel Ocelot, lorsque le village se met à chanter et à danser face au retour de l'eau dans le village.

Ainsi, pour déployer l'imagination de cette eau partagée, faut-il l'associer à des moments de sociabilité et de convivialité ? Est-ce que cela permettrait de revoir l'eau comme un bien commun, précieux, qu'il faut utiliser de manière collective, respectueuse et partagée ? **Comment déployer graphiquement cette théâtralisation et ces gestes de l'eau partagée ? Qu'est-ce que cela peut symboliser à plus grande échelle ?**

Kirikou et la Sorcière,
1998, Michel Ocelot
[Animation], Les Armateurs,
Odec Kid Cartoons, Trans Europe
Film, Studio O, 74 min.



Vanuatu Women's Water Music,
2014, Tim Cole, Sandy Sur,
Hilda Wavales
[Documentaire], 63 min.

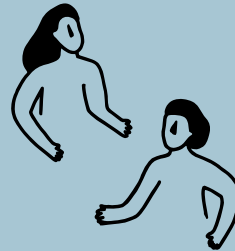


IV.

*Faire le récit
de l'eau commune*



Le récit des gestes de l'eau commune



Un jour pourtant, les villageois se rassemblèrent et décidèrent de construire une estrade de bois à l'emplacement du bassin. Ils se mirent à danser dessus. Le musicien, entendant leur pas, vint se joindre à eux et se remit à jouer. Les danses durèrent toute la nuit. Ce lieu redevint une place de fête et de rassemblements.

dominance de la représentation en fourni à l'homme par un ensemble i permettent une consommation e. **Mais l'eau est aussi caractérisée** quels quotidiens : nous recueillons l'un bassin, nous la laissons couler is arrosons, nous l'utilisons pour u loisir : nous plongeons dans l'eau, ons. Il y a également des gestes e, dans la religion chrétienne, qui onne afin de figurer la purification

els seraient les gestes d'une eau ion de l'eau, la répartition, le geste e, le geste de la recueillir puis mmun. De plus, l'eau fonctionne

naturellement en cycle. En effet, elle s'évapore des mers et des continents. Elle se condense dans des nuages. Elle retombe sous forme de pluie ou de neige sur la terre. Puis une partie ruisselle dans la mer et une autre s'infiltré dans la terre et ainsi de suite. Ainsi, quels gestes humains s'intégreraient et respecteraient au mieux le cycle de cette eau ? À quel moment du cycle doivent s'intégrer ces gestes de l'eau partagée ? L'eau commune pourrait également créer de nouveaux gestes sociaux. Débattre en nettoyant



Le récit des gestes de l'eau commune

Il y a donc aujourd'hui une prédominance de la représentation de l'eau comme un moyen, un bien fourni à l'homme par un ensemble d'objets reliés à un réseau qui lui permettent une consommation individuelle et presque illimitée. **Mais l'eau est aussi caractérisée par des gestes.** Des gestes individuels quotidiens : nous recueillons l'eau, que ce soit d'un robinet, d'un bassin, nous la laissons couler sur le corps, nous la buvons, nous arrosons, nous l'utilisons pour laver. Il y a des gestes de l'ordre du loisir : nous plongeons dans l'eau, nous éclaboussons, nous nageons. Il y a également des gestes symboliques, comme le baptême, dans la religion chrétienne, qui théâtralise l'aspersion d'une personne afin de figurer la purification et l'intégration à l'église.

Mais, à l'heure actuelle, quels seraient les gestes d'une eau partagée ? Il y aurait la circulation de l'eau, la répartition, le geste de la passer d'une main à l'autre, le geste de la recueillir puis de la déverser dans un espace commun. De plus, l'eau fonctionne naturellement en cycle. En effet, elle s'évapore des mers et des continents. Elle se condense dans des nuages. Elle retombe sous forme de pluie ou de neige sur la terre. Puis une partie ruisselle dans la mer et une autre s'infiltre dans la terre et ainsi de suite. Ainsi, quels gestes humains s'intégreraient et respecteraient au mieux le cycle de cette eau ? À quel moment du cycle doivent s'intégrer ces gestes de l'eau partagée ? L'eau commune pourrait également créer de nouveaux gestes sociaux. Débattre en nettoyant

sa vaisselle, se saluer avant de se tendre un seau d'eau, porter ensemble un bac d'eau vers une réserve commune. **Serait-il donc préférable et plus pertinent de représenter cette eau commune par les gestes qu'elle suscite ? Et comment rendre familiers ces gestes avant que la pratique n'existe ?**

Ainsi, dans cet intérêt porté aux gestes, s'impose la pratique du mime. **Cette discipline théâtrale permet par le jeu du corps de « rendre visible l'invisible »**⁶⁹. Que représente la part d'invisibilité dans la perception d'une eau commune et qu'est-ce qui peut tendre à être visible ? L'invisible, ce sont ces objets qui pourraient nous servir à partager la ressource, ce sont ces espaces qui pourraient nous permettre de la mettre en commun et d'en avoir un usage concerté, ce sont ces nouveaux signes, ces nouveaux outils de communication qui pourraient nous permettre de partager la ressource dans nos usages. Mais avant de pouvoir décrire tous ces éléments, dans l'incapacité de les projeter, il est possible d'imaginer des gestes et une mise en scène de ceux-ci, afin de donner l'exemple de l'eau commune.

Le mime se construit sur la base de l'illusion. En utilisant le corps en entier, ou seulement des parties du corps, on peut représenter et donner à voir des choses qui ne sont pas visibles. Par exemple, la main, par son mouvement et sa position, suggère à la fois un récipient et un échange.

Le mime prend place dans le réel, sur une scène, une place, dans une pièce vide. Ainsi, il permet d'amener de l'irréel, de l'inexistant, de l'imagination, dans le réel. Sicaire Durieux affirme que le mime « *cherche à transformer le réel et cette*

transformation s'opère à travers le corps. »⁷⁰. Le mime permet également une décontextualisation. Il permet d'enlever les frontières, les cloisons et engendre une « *perte de l'espace et des frontières qui marquent la limite entre le dedans et le dehors.* »⁷¹. Ainsi, l'eau, qui est une ressource dont l'usage s'effectue normalement dans des espaces fermés, le foyer, peut reprendre toute sa liberté, elle n'a plus de limite. Il s'agit de faire fabuler l'eau qui se partage et de pouvoir la représenter par les gestes, sans s'imposer de limite spatiale, en autorisant une ouverture dans l'échange.

La représentation, par les gestes, induit une dépersonnalisation. Il faut supprimer la notion d'individu, la représentation de soi, mais utiliser le corps pour présenter des gestes auxquels chacun peut s'identifier. Le corps devient alors un outil objectif et permet un nouvel espace pour déployer l'imagination. Cela nécessite un renoncement à l'identité pour créer un nouvel imaginaire commun autour des gestes d'une eau commune et de son partage.

Le mime peut ainsi surprendre, étonner. Mais cet étonnement engendre un déploiement de l'imagination en ce que le mime crée du vide, des espaces de blanc, des manques. Ces espaces blancs permettent de fertiliser l'imagination de chaque spectateur qui peut chercher à les combler. Voilà qui rappelle l'explication du dessinateur japonais Bunpei Yorifuji dans son livre *Devenir un expert du Rakugaki. Développer son imagination par le dessin*⁷², lorsqu'il parle de la ligne. Une ligne sur une feuille peut représenter différentes choses en fonction de la personne qui la regarde. Elle peut

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Yorifuji, B. (2009). *Devenir un expert du Rakugaki. Développer son imagination par le dessin.* Traduit du Japonais par Lenoir, A-S. Paris, éd. B42, 44

être vue comme une ligne d'horizon. Si l'on rajoute un personnage derrière, elle peut devenir une table. Si l'on place des meubles autour, elle devient un mur vu du dessus. La même chose se produit grâce au mime. La théâtralisation par le geste crée des blancs, et ceux-ci appellent à la création de nouveaux éléments grâce au déploiement de l'imagination.

Enfin, il est important de montrer que le mime permet au spectateur de s'intégrer lui-même au récit, de le comprendre.

Dans la scène finale de *Blow Up*⁷³, le protagoniste assiste à une partie de tennis mimée au cours de laquelle les comédiens s'échangent une balle qui n'existe pas avec des raquettes qui n'existent pas. Survient le moment où la balle frappée trop fort est projetée à l'extérieur du court. Celui qui est extérieur au groupe est d'abord étonné, mais il comprend vite ce qu'il doit faire, il court chercher la balle invisible pour la renvoyer aux joueurs. Il s'est naturellement intégré au récit alors qu'aucun élément n'était visible. **Ainsi, représenter une action, la raconter par les gestes, permet de rendre plus intelligible la posture à avoir, dans des pratiques qui ne sont pas encore perceptibles.**

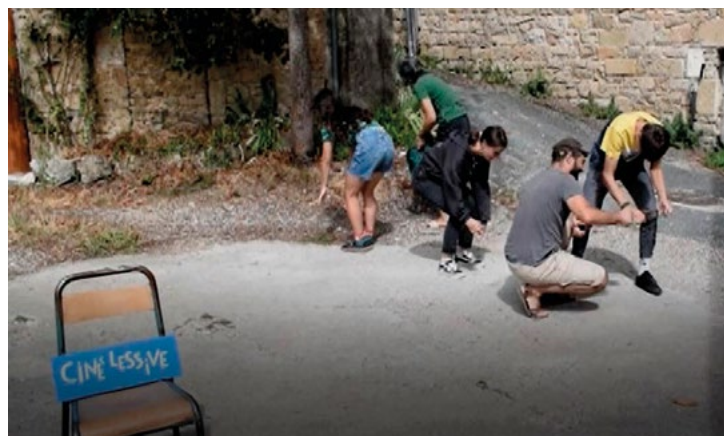
De cette étude du mime comme moyen de rendre visibles des pratiques qui n'existent pas encore et d'intégrer des personnes à la projection de celles-ci, qu'est-il possible d'en déduire concernant le rôle du designer graphique ? **Il est possible de rapprocher cet exercice théâtral du principe de la simulation. Simuler, c'est « faire semblant ».** Cela peut représenter un outil pour amener l'anticipation dans le réel et permettre la compréhension et la visualisation de modèle que l'on projette à l'image des enfants qui lorsqu'ils jouent et imitent une activité, comme jardiner par exemple, apprennent par

mimétisme, sans avoir besoin des objets et du contexte nécessaires à la pratique. **Ainsi en quoi un designer graphique peut-il intégrer la simulation afin de projeter des personnes dans des modèles qu'il invente ?** Comme dit précédemment le rôle du graphiste est souvent de se faire l'ergonome de la pensée d'autrui. **Mais lorsqu'il choisit de se faire le diffuseur d'une pratique qui n'existe pas encore, peut-il alors inverser son processus habituel de communication et créer des outils graphiques pour faire connaître une pratique avant que celle-ci n'existe ?** Peut-il annoncer la mise en place de ce modèle et inviter les gens à y participer alors que celle-ci ne peut pas encore être décrite ? Peut-il commencer par la fin et diriger des personnes extérieures vers un imaginaire qu'il désire anticiper grâce à la simulation de l'existence d'un modèle à travers des outils graphiques ?

Le mime permet à des personnes extérieures d'intégrer visuellement et d'essayer de reproduire une pratique qui n'existe pas encore et donc de s'y projeter. **Est-ce que des outils graphiques simulant une annonce, une indication dans l'espace et la création d'un nouveau fantasme commun d'une eau partagée pourraient permettre de raconter l'anticipation d'un usage et d'une gestion concertée de l'eau ?**



Blow-up, 1966,
Michelangelo Antonioni
Captures d'écran
[Film], Carlo Ponti Production
et Bridge Films, 111 min.



Lavage collectif.
Expérimentation du mime.
[Film], 1, 50 min. et 2, 30 min.
© Zélie Peyrichou, 2020



Lavage collectif.
Expérimentation du mime.
© Zélie Peyrichou, 2020

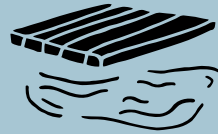


Inscrire le récit de l'eau commune dans un territoire

Après avoir inventé et scénarisé la raréfaction de l'eau et l'imagination de pratiques collectives liées à cette ressource, quel serait l'intérêt d'intégrer cette projection dans un lieu déjà existant, un contexte rationnel, un endroit connu, pour imaginer, inventer, ces pratiques qui n'existent pas encore ?

Au début de ce mémoire, nous avons vu que les utopies perdaient de leur crédibilité, car elles étaient trop idéalistes, trop proches du rêve. Mais celles-ci perdent également en efficacité en ce qu'elles projettent dans un lieu qui n'existe pas. Ainsi, elles créent un récit paraissant inatteignable, car inscrit dans une fiction close, qui provoque un éloignement vis-à-vis du spectateur, qui ne peut pas se rattacher au scénario qui lui est offert. **Ainsi, dans la projection de modèles que l'on voudrait voir advenir, il serait intéressant de prendre en compte des contraintes rationnelles, temporelles et locales, c'est-à-dire de projeter ces nouveaux modèles dans un contexte réel, en cherchant à atteindre une population existante.** Positionner dans le temps quelque chose qui n'existe pas encore, mais qui pourrait exister dans le futur, peut avoir un impact plus fort dans l'esprit des gens que le fait de parler d'un modèle qui n'existe pas et qui prend place dans un lieu inventé qu'on ne peut situer, ni dans le temps, ni dans l'espace. La prise en compte d'un rapport temporel peut accorder une valeur stratégique à la présentation du modèle inexistant. Il y a une corrélation entre le réel et son abstraction, le présent et le futur. Et générer une

projection dans un lieu déjà existant permet à la fois d'établir un contexte rationnel, un lieu à aménager, un lieu connu, existant et d'y appliquer une projection, un scénario, un nouveau récit qui peut paraître réalisable. « **L'utopie ne serait plus cette chimère sortie d'une imagination créatrice, mais l'expérimentation d'un monde possible à l'échelle d'un territoire** »⁷⁴. Attribuer un territoire, comme la ville de La Soie, à une utopie, cette anticipation permet d'accorder à cette ville une population, une superficie, des caractéristiques complètement dans l'utopie idéalisée. Les lieux trop farfelues qui ne seraient pas créés par l'initiation de nouveaux usages dans le lieu, mais par les réactions et pensées des personnes qui y vivent ont ainsi un rôle plus social et ne se limitent à la fiction. « *Cette coexistence du réel – un monde – – imaginer des scénarios pour l'avenir – une contradiction relevée précédemment – se présentant comme projection, peut être en soi – un futur utopique imaginé – et qui ne l'anéantit pas* »⁷⁵.



Alors, est-il possible de projeter l'utopie dans le réel ? **Le philosophe Michel Foucault a imaginé le concept des hétérotopies.** Celui-ci rassemble les lieux qu'il qualifie de contre-espaces, des espaces autres. Ce sont des lieux isolés, des lieux qui sont différents des espaces que l'on côtoie quotidiennement, qui s'affranchissent des règles des lieux communs et qui sont donc **des lieux où peuvent**

se déployer l'imagination, le rêve, la projection. Il cite notamment le fond du jardin, le grenier, les bibliothèques, les cimetières, le théâtre. Ces lieux offrent une plus grande liberté, permettent la « *juxtaposition des choses qui n'ont pas l'habitude d'être rassemblées* »⁷⁶. **Ainsi, peut-on imaginer et inscrire dans un lieu réel l'imagination d'un récit de modèle de l'eau commune ? Est-ce que le fait d'inventer un lieu réel peut engendrer une**

Des années après, l'eau revint peu à peu dans la ville, les sécheresses s'atténuèrent. Et si l'on s'approche de l'estrade, on peut entendre, sous le bois, les mouvements de l'eau qui continue de danser au rythme du souvenir des notes du musicien. Pourquoi ne pas la faire rejaillir ?

*Défendre de Notre-Dame-des-Landes, par Quentin Faucompré, Mano et Pia, paraît en 2018. Ce lieu de Notre-Dame-des-Landes existe depuis 1974 sur 1650 hectares. Ce lieu représente une expérience née lorsque le projet de la construction d'un barrage de Nantes a été réactivé en 2000 et finalement abandonnée en 2008. Les opposants à ce projet ont initié une expérimentation sociale dans un lieu isolé pour préserver le lieu puis ce projet s'est transformé en lieu d'expérimentation de vie collective avec des modes de nouveaux modes de vie et de nouvelles pratiques tant comme des fermes en autogestion, des habitats « légers » et un fonctionnement coopératif. **Le collectif Formes Vives, Quentin Faucompré, Mano et Pia, ont désiré retranscrire cette expérience et accompagner l'évolution de ce mouvement de lutte grâce à l'outil cartographique et au récit.** Cette carte raconte le mouvement de lutte qui a pris place au sein du lieu et les différentes pratiques qui s'y développent. Elle se différencie des outils cartographiques les plus communs*

⁷⁴ Caillet, A. (2005). *L'utopie, une féerie du présent ?* Esse [en ligne], n°53 « Utopie et dystopie », (page consultée le 2/10/2020) <https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-une-feerie-du-present>

⁷⁵ Ibid.

⁷⁶ Foucault, M. (1966). *Les Hétérotopies*, [Conférence], Radio Feature, France culture station, <https://www.youtube.com/watch?v=lxOruDUO4p8>

projection dans un lieu déjà existant permet à la fois d'établir un contexte rationnel, un lieu à aménager, un lieu connu, existant et d'y appliquer une projection, un scénario, un nouveau récit qui peut paraître réalisable. « *L'utopie ne serait plus cette chimère sortie d'une imagination créatrice, mais l'expérimentation d'un monde possible à l'échelle d'un territoire.* »¹. Attribuer un territoire, comme la ville de La Souterraine par exemple, à une anticipation permet d'accorder à cette projection une localisation, une population, une superficie, des contraintes et donc de ne pas être complètement dans l'utopie idéalisée. Cela peut limiter des projections trop farfelues qui ne seraient pas crédibles, et ainsi, permettre l'initiation de nouveaux usages dans un territoire connu et l'ouverture aux réactions et pensées des personnes de ce territoire. Cette utopie a ainsi un rôle plus social et ne se limite pas à la conception d'une fiction. « *Cette coexistence du réel – un site retenu – et du possible – imaginer des scénarios pour l'avenir – permet de surmonter la contradiction relevée précédemment, dans la mesure où le projet, se présentant comme projection, peut tout à la fois se maintenir en soi – un futur utopique imaginé – et comme un possible réalisable qui ne l'anéantit pas* »².

Alors, est-il possible de projeter le possible dans le réel ?

Le philosophe Michel Foucault a imaginé le concept des hétérotopies.

Celui-ci rassemble les lieux qu'il qualifie de contre-espaces, des espaces autres. Ce sont des lieux isolés, des lieux qui sont différents des espaces que l'on côtoie quotidiennement, qui s'affranchissent des règles des lieux communs et qui sont donc **des lieux où peuvent**

se déployer l'imagination, le rêve, la projection. Il cite notamment le fond du jardin, le grenier, les bibliothèques, les cimetières, le théâtre. Ces lieux offrent une plus grande liberté, permettent la « *juxtaposition des choses qui n'ont pas l'habitude d'être rassemblés* »³. **Ainsi, peut-on imaginer et inscrire dans un lieu réel l'imagination d'un récit du modèle de l'eau commune ? Est-ce que le fait d'inventer et de projeter des pratiques sur un lieu réel peut engendrer une transformation sociale ?**

Le cas de la *Carte de la Zone à Défendre de Notre-Dame-des-Landes*, réalisée par Formes Vives, Quentin Faucompré, Mano et Pia, paraît ici intéressant à étudier. La ZAD de Notre-Dame-des-Landes existe depuis 2012 sur un territoire de 1650 hectares. Ce lieu représente une forme de résistance qui est née lorsque le projet de la construction d'un second aéroport à proximité de Nantes a été réactivé en 2000 et la déclaration d'utilité publique actée en 2008. Les opposants à ce projet d'aéroport ont monté un projet d'expérimentation sociale dans un premier temps pour défendre et préserver le lieu puis ce projet s'est progressivement transformé en lieu d'expérimentation de vie collective et non-marchande. Des pratiques de nouveaux modes de vie et de gestion alternative s'y développent comme des fermes en autogestion, une agriculture alternative, des habitats « légers » et un fonctionnement coopératif. **Le collectif Formes Vives, Quentin Faucompré, Mano et Pia, ont désiré retranscrire cette expérience et accompagner l'évolution de ce mouvement de lutte grâce à l'outil cartographique et au récit.** Cette carte raconte le mouvement de lutte qui a pris place au sein du lieu et les différentes pratiques qui s'y développent. Elle se différencie des outils cartographiques les plus communs

1 Caillet, A. (2005). *L'utopie, une féerie du présent ?* Esse [en ligne], n°53 « Utopie et dystopie », (page consultée le 2/10/2020) <https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-une-feerie-du-present>

2 *Ibid.*

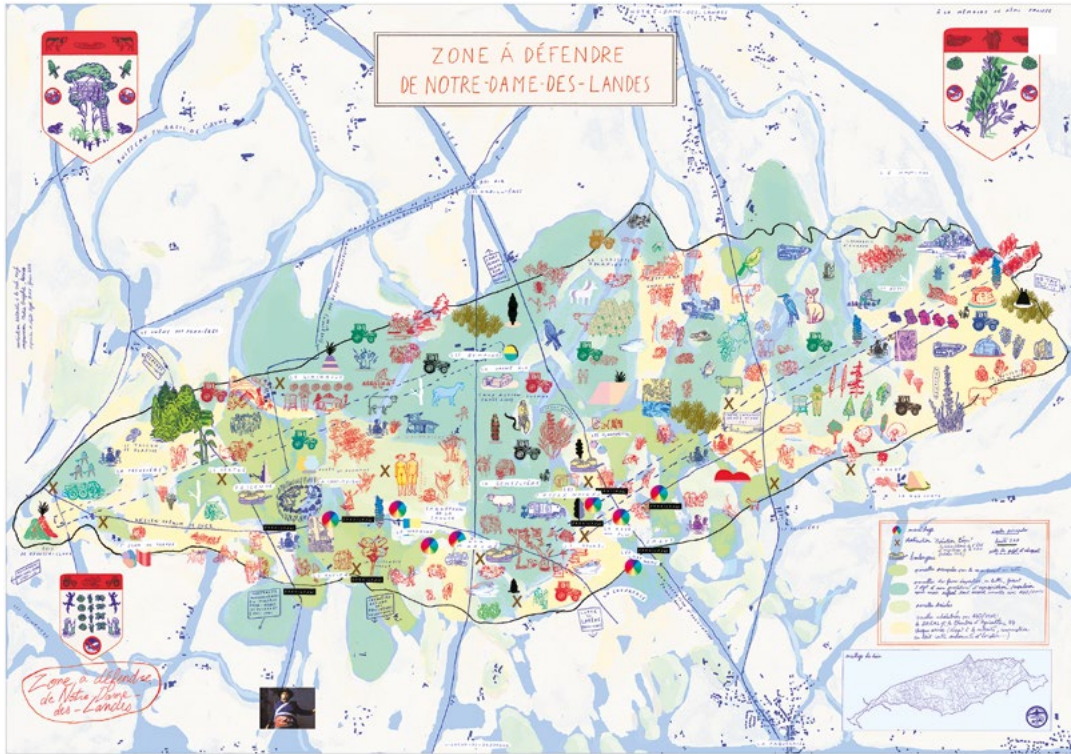
3 Foucault, M. (1966). *Les Hétérotopies*, [Conférence], Radio Feature, France culture station, <https://www.youtube.com/watch?v=lxOruDUO4p8>

car elle n'a pas pour seule fonction de guider, et donner des repères. **C'est aussi un outil dont l'objectif est de narrer un mouvement de manière temporelle, historique, géographique et humaine.** L'intégration de données historiques et chronologiques permet de raconter à la fois l'évolution du mouvement, mais aussi de situer d'autres mouvements de lutte, extérieurs à la ZAD, pour créer une cohésion générale dans cette révolte. Le recours à l'illustration par exemple permet de représenter la grande variété d'événements, de projets, qui se mettent en place sur ce lieu. Leur diversité les rend peu catégorisables et donc les codes de la cartographie commune ne sont pas suffisants pour les représenter. De plus, ces illustrations, associées aux noms des espaces, fournissent des informations assez subjectives, qui requièrent une part d'interprétation et d'imagination. Mais ceux-ci évoquent un aspect assez utopique, joyeux, une solidarité et des alternatives positives sur ce lieu réel.

La carte permet donc d'attribuer un lieu à la création de ces pratiques et permet de situer, de repérer l'emplacement où chaque initiative existe. Le fait de déployer ces initiatives par le récit cartographique a permis d'accompagner le mouvement, de le raconter, de le diffuser et d'engager d'autres pratiques. D'autant plus que cette carte a été rééditée cinq fois afin d'accompagner l'évolution de ce lieu. Elle a été actualisée et enrichie à chaque nouveau tirage. **En plus d'être un outil narratif, permettant de situer des pratiques, c'est donc un outil évolutif.**

L'étude de cet objet graphique permet de se questionner sur les bénéfices de situer la projection du récit des gestes d'une pratique collective et partagée de l'eau dans un lieu réel. Attribuer, au récit d'un usage et d'une gestion collective concertée de l'eau, un territoire, une population, un contexte, mais aussi une temporalité peut rendre la projection plus crédible et favoriser l'émergence d'un

mouvement social. **Est-ce que la projection d'un modèle de partage de la ressource, d'utilisation concertée et collective de l'eau à petite échelle, pourrait mettre en lumière un problème plus global de la gestion de l'eau commune à grande échelle ? Et est-ce que l'exemple de l'eau partagée et d'une gestion collective concertée, effectué par une population, sur un territoire défini, peut permettre de montrer la capacité des individus à prendre part à la gouvernance d'un bien commun, avant que cette pratique n'existe ?**



Carte de la Zad
de Notre-Dame-des-Landes,
2016, Formes Vives,
Quentin Faucompré, Mano, Pia
impression quadri
chez Média Graphic
Format 96 x 67 cm, 80 gr
© G. Macarinelli.

Conclusion

Nous le savons tous : l'eau deviendra bel et bien de plus en plus rare si nous ne transformons pas drastiquement notre relation à celle-ci. Seulement, nous nous sentons impuissants, car nous ne sommes que des consommateurs de la ressource. Nous déléguons la gouvernance de celle-ci à des autorités extérieures. Par exemple en France l'eau est gérée par des organismes tels que les comités de bassin ou les syndicats intercommunaux. De plus, celle-ci est traitée, distribuée, par des organisations industrielles privées. L'eau passe dans des tuyaux, des canalisations, et nous arrive dans les foyers par toutes sortes de robinets. Tous ces intermédiaires industriels coupent la relation que nous avons avec cette ressource vitale. Mais que se passera-t-il quand, un jour, cette eau s'arrêtera soudainement de couler de notre robinet ?

Nous nous sentons incapables d'agir, face à cette crise hydrique, car nous n'avons aucun rôle dans la récupération de l'eau, sa circulation, sa distribution. Nous la consommons de manière individuelle, bien confortablement, dans nos foyers. Or, il s'agit d'un bien commun, qu'il serait judicieux de partager plus équitablement, d'échanger, de réutiliser, et d'user dans la concertation collective, pour éviter une crise hydrique.

Ainsi, une fin heureuse vous a été promise. Celle où des pratiques collectives et concertées et un échange de la ressource auront été intégrées pour faire face à sa raréfaction. Mais pourquoi ne pas commencer tout de suite à les apprendre ? Pourquoi ne pas lire la dernière page du livre tout de suite, pour gagner du temps

et commencer par la fin de cette histoire en apprenant, dès à présent, ces gestes qui pourraient nous sauver face à cette crise hydrique à venir ? Des systèmes permettant l'échange, le partage de la ressource, étant actuellement inexistant, il semble difficile de les décrire avec précision mais il est possible de reproduire la capacité du mime à rendre visible l'invisible, c'est-à-dire de faire la simulation de ces pratiques.

Ainsi, le graphiste, désireux de ne pas attendre, mais cherchant à anticiper, peut inventer les gestes, les comportements qui interviendront dans ces pratiques, et les représenter et les diffuser à travers des outils qui annoncent, indiquent et éduquent à ces pratiques avant qu'elles existent, pour les apprendre à une population par le jeu du mimétisme. Grâce à ces gestes pourraient se déployer les éléments, les objets, les espaces qui participeront à la mise en commun et au partage de la ressource. Mais ces gestes pourront également symboliser, sur un territoire, la capacité des habitants à partager, à faire circuler, et à économiser un bien commun, l'eau. Cela pourrait prouver aux autorités qu'il est possible pour une population de participer à la gouvernance de cette ressource présente sur son territoire. Par la même occasion, cela pourra révéler les problèmes de la gouvernance actuelle des biens communs à plus grande échelle. Il reste à étudier plastiquement cette capacité du graphiste engagé.



C'est fait!
Expérimentation plastique
à partir de la phrase
« Do the last thing first »
Dans le cadre du sujet
Stratégies Obliques
© Zélie Peyrichou, 2020





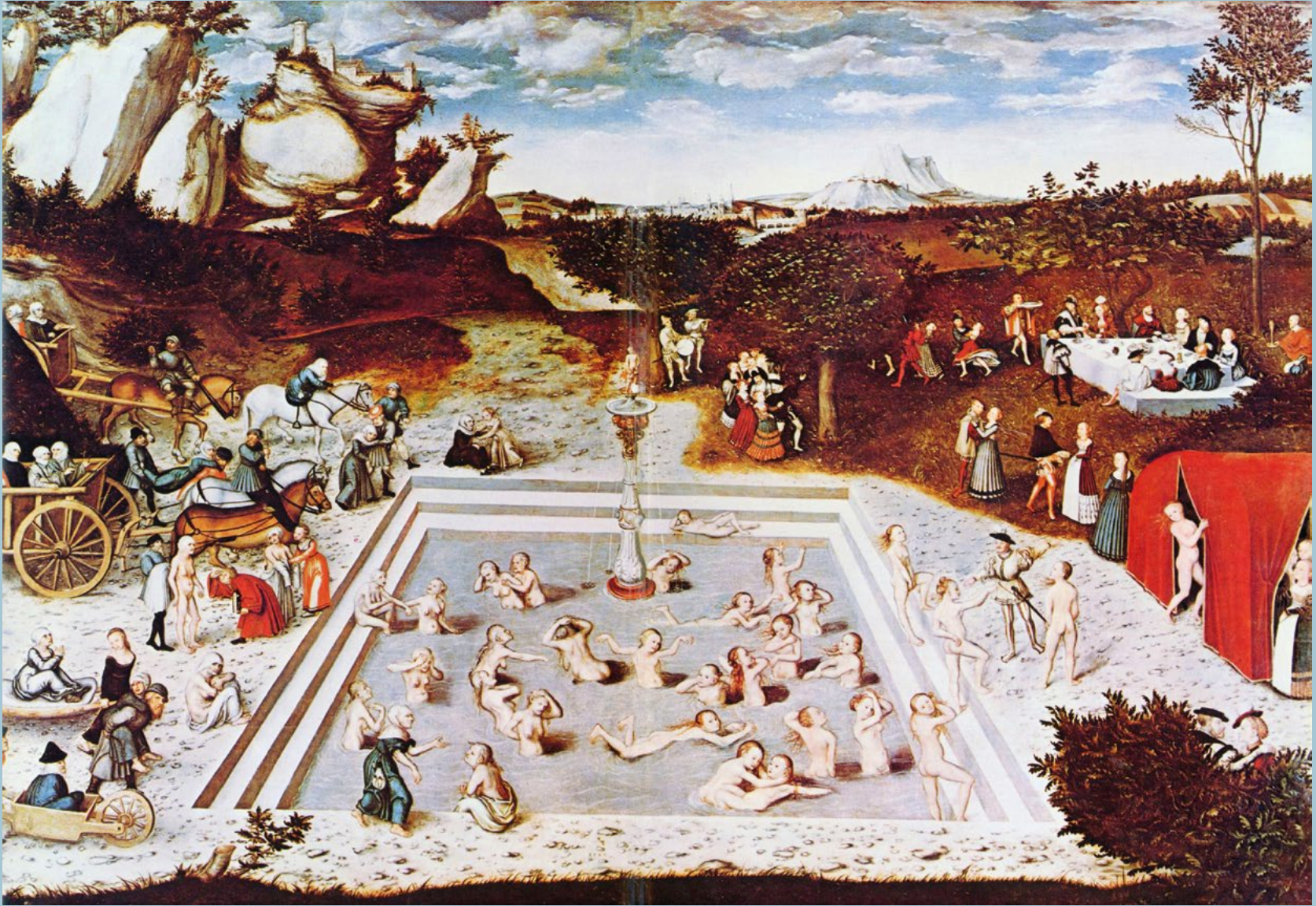
Faire rêver à l'eau commune
Expérimentation plastique
© Zélie Peyrichou, 2020



Faire rêver à l'eau commune
Expérimentation plastique
© Zélie Peyrichou, 2020













Le bain collectif

p. 148-149

*À mon âge je me cache encore
pour fumer*, Rayhana, 2017

p. 150-151

Ogi-yu, Awajishima, 2017
In : La vie du riz
© Stéphanie Crohin

p. 152-153

Der Jungbrunnen (La Fontaine de Jouvence),
Lucas Cranach, 1546,
peinture à l'huile sur bois,
120,6 × 186,1 cm, Gemäldegalerie de Berlin

p. 155

Une coutume favorite,
Lawrence Alma Tadema,
1909, huile sur bois, 44 x 66 cm
Tate Gallery, Londres

p. 156-157

Satyricon,
Federico Fellini, 1969

p. 158-159

Intérieur d'un bain public, période Edo
d'après Utagawa Yoshiiku, (1833-1904)
© Bequest of William S. Lieberman, 2005

Lexique

Anticipation

Anticiper vient du latin « *anticipare* », « *ante* » signifiant « avant » et « *capere* » signifiant « prendre ». Anticiper c'est se faire la représentation d'une chose qui n'est pas encore présente mais qui semble probable pour le futur. C'est imaginer quelque chose dont la réalisation semble possible et proche.

Collectif

Collectif vient du latin « *collectus* », qui signifie réuni, rassemblé. Ce qui est collectif est ce qui découle d'une action réalisée par plusieurs individus. C'est ce qui désigne le faire ensemble, le faire en groupe, en équipe.

Commun

Ce qui est commun est ce qui est partagé par un grand nombre d'individus. Ce peut être une ressource naturelle, matérielle ou immatérielle. Le commun a donc de nombreux bénéficiaires qui peuvent user de cette ressource.

Collectivité

Une collectivité représente un ensemble d'individus qui se sont regroupés et qui partagent des intérêts, des ambitions, des envies, ou des devoirs et qui cherchent donc à avoir une organisation et une action collective.

Individualiste

Individualiste est un dérivé de « individu », issu du latin « *individuus* », qui signifie indivisible, inséparable. Ce qui est individualiste place l'individu avant le groupe, la collectivité.

Pratique

Les pratiques sont des comportements, des actions, des usages qui sont habituels. Elles peuvent être communes à plusieurs personnes, ou propres à des individus.

Projeter

Projeter consiste à imaginer une situation, un modèle, à se le représenter avant que le modèle n'existe et à déployer les moyens nécessaires pour y parvenir.

Remerciements

Nous sommes arrivés au terme de cette histoire, mais il y en a d'autres à écrire, à inventer. Avant cela, j'aimerais remercier ceux qui m'ont aidé dans son écriture.

Je remercie tout d'abord Élisabeth Charvet et Bertrand Courtaud pour leur écoute, leurs conseils et leur soutien tout au long de l'écriture de ce mémoire.

Je remercie toute l'équipe enseignante du DSAA du Lycée Raymond Loewy pour l'accompagnement et les connaissances apportées tout au long de ces deux années.

Je remercie tous mes camarades de classe qui ont rendu ces deux années très riches et plaisantes.

Je remercie Siméon Munger pour sa présence et son aide au cours de notre recherche commune avec Jean-Baptiste et notamment pour sa prestance dans la réalisation de la photographie utilisée comme couverture.

6	Avant-propos
23	Introduction
27	<i>Créer des récits pour anticiper une nouvelle approche de l'eau</i>
	Avant qu'il ne soit trop tard L'homme et le récit Le designer graphique, le récit et l'anticipation
63	<i>Le récit actuel de l'homme et de l'eau</i>
	La perte de la relation à l'eau par sa technicisation Le bain, témoin d'un rapport individuel à l'eau L'imaginaire de l'eau sociale
95	<i>Comment raconter l'eau commune ?</i>
	Qu'est-ce que l'eau commune ? Quelles sont les limites de l'eau commune ? Rendre désirable l'eau commune par la faculté déployante du texte et de l'image
121	<i>Faire le récit de l'eau commune</i>
	Le récit des gestes de l'eau commune Inscrire le récit de l'eau commune dans un territoire
141	Conclusion
162	Lexique
165	Remerciements
168	Bibliographie

Bibliographie

Ouvrages

Cormac McCarthy, (2006)

La route (titre origina : the road)

Traduit de l'anglais

par François Hirsch, (2008)

Paris, éditions de l'Olivier, (2008)

ISBN : 978-2-7578-1161-0

Dennis Meadows,

Donella Meadows, Jørgen Randers,

William W. Behrens III, (2017)

Les limites à la croissance

(dans un monde fini):

Le rapport Meadows, 30 ans après

Traduit de l'anglais

par Agnès El Kaïm, (2017)

Paris, éditions Rue de l'échiquier

(L'écopoché)

ISBN : 978-2-37425-074-8

Cyril Dion, (2018)

Petit manuel de

résistance contemporaine

Paris, éditions Actes Sud/Colibris

(Domaine du possible)

ISBN : 978-2-330-10144-2

Nancy Huston, (2008)

L'espèce fabulatrice

Paris, éditions Actes Sud

(un endroit où aller)

ISBN : 978-2-7427-7540-8

René Barjavel, (1943)

Ravage

Paris, Gallimard, (Folio)

ISBN : 978-2070362387

Jean-Philippe Pierron, (2018)

La poétique de l'eau :

Pour une nouvelle écologie

Paris, éditions François Bourin

ISBN : 979-10-252-0400-9

Alain Malissard, (1994)

Les Romains et l'eau.

Paris, éditions Les Belles Lettres

(Realia)

ISBN : 978-2-251-33814-9

Georges Vigarello, (1985)

Le Propre et le sale :

L'hygiène du corps depuis

le Moyen Âge

Paris, éditions Points, (histoire)

ISBN : 978-2-7578-4002-3

Jean-Pierre Goubert, (1986)

Une histoire de l'hygiène :

Eau et salubrité dans la France

contemporaine

Paris, éditions Pluriel

ISBN : 978-2-8185-0207-5

Francine Garthe-Deloisy, (2003)

Géographie de la nudité :

Être nu quelque part

Paris, éditions Bréal, (d'autre part)

ISBN : 978-2842919757

Cécile Fauvel, Franck Leard, (2019)

Chichilienne, le loup, l'eau

et les communs.

Dessins de Julie Brugier

Paris, 369 éditions, (manuels)

ISBN : 978-2-490148-05-9

Elinor Ostrom, (2010)

Gouvernance des biens communs

Louvain-la-Neuve (Belgique),

éditions De Boeck Supérieur

ISBN : 2804161412

Bunpei Yorifuji, (2009)

Devenir un expert du Rakugaki.

Développer son imagination

par le dessin

Traduit du Japonais

par Anne-Sophie Lenoir

Paris, éditions B42

ISBN : 978-2-917855-76-8

Aude Vidal, (2017)

Écologie, écologie, individualisme

et course au bonheur

Grenoble, éditions

Le Monde à l'Envers,

EAN : 9791091772198

Essais

Jan Van Toorn, (1994)

Graphisme et réflexivité

In : *Le graphisme en textes*

Anthologie établie

par Helen Armstrong

Paris, éditions Pyramyd

ISBN : 978-2-35017-240-8

Kalle Lasn, (2006)

Anarchie créative

Dans *Le graphisme en textes*

Anthologie établie

par Helen Armstrong

Paris, éditions Pyramyd

ISBN : 978-2-35017-240-8

Articles de revue

Hans Rudolf Lutz, Mike Daines,

Karen Wilks, (1991)

« Sans Sérif », *Baseline*, n°14

Joëlle Nouhet-Roseman, (2003)

Le rituel du bain au Japon

Revue de psychothérapie

psychanalytique de groupe,

n°40, 79-91

Sicaire Durieux, (2007)

Les métamorphoses dans le mime

Jeu, n°125, 63-67

Articles en ligne

Aline Caillet, (2005)

L'utopie, une féerie du présent ?

Esse [en ligne], n°53

« Utopie et dystopie »,

(page consultée le 2/10/2020)

[https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-](https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-une-feerie-du-present)

[une-feerie-du-present](https://esse.ca/fr/dossier-lutopie-une-feerie-du-present)

Agathe Euzen,

Barbara Morehouse, (2014)

De l'abondance à la raison

Norois [en ligne], 231, 27-41,

(page consultée le 29/04/20)

[https://journals.openedition.org/](https://journals.openedition.org/norois/5074)

[norois/5074](https://journals.openedition.org/norois/5074)

ETC Group, (2018)

Le plan chinois d'ensemencement

des nuages Himalayens est bien

de la géo-ingénierie - involontaire

ou non, Ritimo [en ligne],

(page consultée le 15/11/2020)

[https://www.ritimo.org/Le-plan-](https://www.ritimo.org/Le-plan-chinois-d-ensemencement-des-nuages-Himalayens-est-bien-de-la-geo)

[chinois-d-ensemencement-des-](https://www.ritimo.org/Le-plan-chinois-d-ensemencement-des-nuages-Himalayens-est-bien-de-la-geo)

[nuages-Himalayens-est-bien-de-](https://www.ritimo.org/Le-plan-chinois-d-ensemencement-des-nuages-Himalayens-est-bien-de-la-geo)

[la-geo](https://www.ritimo.org/Le-plan-chinois-d-ensemencement-des-nuages-Himalayens-est-bien-de-la-geo)

Riccardo Petrella, (2008)
L'eau, la question sociale du XXI^e siècle, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 15/07/2020) <https://blog.mondediplo.net/2008-11-30-L-eau-la-question-sociale-du-XXIeme-siecle>

Alain Sousa, (2015)
Au Mexique, la population manque d'eau potable mais Coca-Cola prospère Reporterre [en ligne], (page consultée le 05/12/20) <https://reporterre.net/Au-Mexique-la-population-manque-d>

Maribel Peñalver Vicea, (2008)
Spécificité de l'affiche de cinéma : l'écart pulsionnel entre mots et images, Image & Narrative [en ligne], (page consultée le 10/09/20) http://www.imageandnarrative.be/inarchive/affiche_contemporaine/penalver_vicea.htm

Martine Valo, (2017)
Pour l'ONU, les eaux usées sont un « nouvel or noir », d'après le rapport consacré aux eaux usées de l'Unesco et de l'ONU, publié en 2017, Le Monde [en ligne], (page consultée le 22/11/20) https://www.lemonde.fr/climat/article/2017/03/22/pour-l-onu-les-eaux-usees-sont-un-nouvel-or-noir_5098604_1652612.html

Juliette Heuzebroc,
Environnement : l'eau se raréfie dans plusieurs régions du monde, National Geographic [en ligne], (page consultée le 22/11/20) <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/environnement-leau-se-rarefie-dans-plusieurs-regions-du-monde>

Martine Valo, (2019)
La crise de l'eau illustrée en 5 graphiques, d'après le rapport annuel de 2015 de l'ONU, Le Monde [en ligne], (page consultée le 22/11/20) https://www.lemonde.fr/ressources-naturelles/article/2015/03/20/la-crise-de-l-eau-illustree-en-5-graphiques_4597592_1652731.html

Cet été calendaire a été le plus sec en France depuis au moins 1959, (2020) Météo France [en ligne], (page consultée le 11/01/21) <https://meteofrance.com/actualites-et-dossiers/actualites/climat/cet-ete-calendaire-ete-le-plus-sec-en-france-depuis-au-moins-1959>

Marc Semo, (2019)
Le « soft power », une force d'attraction qui se conjugue avec la séduction, Le Monde [en ligne], (page consultée le 20/01/21) https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/11/27/le-soft-power-une-force-d-attraction-qui-se-conjugue-avec-la-seduction_6020658_3232.html

Paul Ariès, (2018)
Éloge de la gratuité, Le Monde Diplomatique [en ligne], (page consultée le 05/01/2021) <https://www.monde-diplomatique.fr/2018/11/ARIES/59231>

Sonia Béduneau, (1999)
Héraclite, un rêveur du feu
In : Georges Cesbron, *Recherches sur l'imaginaire Tome 2*, [en ligne] (page consultée le 5/01/21) <https://books.openedition.org/pur/64343>

Conférences

Sébastien Noguera, (2019)
Prospectives Graphiques : Signaler la présence des déchets radioactifs [Conférence], Prospectives Graphiques, Centre national du Graphisme à Chaumont, <https://www.youtube.com/watch?v=tvanqy1PnJgc&t=274s>

Henri Broise, (2018)
Des bains hellénistiques aux thermes romains [Conférence], Les cours publics, Cité de l'architecture et du patrimoine, <https://www.youtube.com/watch?v=Yme2IKK8QuA>

Michel Foucault, (1966)
Les Hétérotopies, [Conférence], Radio Feature, France culture station, <https://www.youtube.com/watch?v=lxOruDUO4p8>

Films

Richard Fleischer, (réalisation) (1974)
Soleil vert [Film], Metro-Goldwyn-Mayer, 93 minutes.

Rayhana (réalisation) (2017)
À mon âge je me cache encore pour fumer [Film], KG Productions, Arte France Cinéma, Blonde, Battam Film, 87 minutes.

Michelangelo Antonioni, (réalisation) (1967)
Blow up [Film], Warner Bros. France, 110 minutes.

Documentaires

Jérôme Fritel (réalisation) (2018)
Main basse sur l'eau [Reportage], Arte, 88 minutes <https://www.arte.tv/fr/videos/082810-000-A/main-basse-sur-l-eau/>

Linton, M. (réalisation) (2019)
Le Onsen, l'art de se baigner au Japon [Reportage], Invitation au voyage, Arte, 13 minutes. <https://www.arte.tv/fr/videos/088668-000-A/les-onsen-l-art-de-se-baigner-au-japon/>

Sondes Zouaghi, (auteure), Florence Miaillhe, (réalisation), (2019) *Karambolage - Le rite : Le Hamam* [Reportage], Autrement vu, Arte, 5 minutes <https://www.arte.tv/fr/videos/093853-000-A/karambolage-le-rite-le-hamam/>

Nous avons entrepris les efforts nécessaires pour contacter les ayants droits des images reproduites. Si malgré notre vigilance, des omissions se vérifient, merci de nous contacter. Nous ne manquerons pas d'ajouter les mentions nécessaires pour les prochaines éditions de l'ouvrage.

L'eau fabulée

L'eau, cet élément naturel, vital, et commun à tous les êtres est de nos jours une ressource que nous avons appris à maîtriser. Dans les pays développés, elle court dans presque tous les foyers, distribuée par des réseaux industriels. Elle nous semble abondante et nous pouvons nous satisfaire d'en avoir un usage dans des lieux privés et confortables. Cela est, pour nous, devenu banal, et nous oublions à quel point elle peut être précieuse. Notre respect pour cette ressource s'est délité progressivement.

Or, une puissante crise hydrique universelle est en train d'advenir. Les étés sont de plus en plus chauds et secs, les eaux de plus en plus polluées par l'homme. Si bien qu'un jour, il ne sera peut-être plus possible d'en avoir un accès illimité et individuel.

Il serait donc préférable d'anticiper cette situation et de commencer par la fin d'un scénario désirable, dans lequel une gestion et un usage concertés, collectifs et donc plus respectueux et économes de la ressource hydrique auront permis d'éviter sa raréfaction. Il faudrait remettre de l'humain dans la circulation de l'eau pour prendre conscience de son importance essentielle.

Mais utiliser et gérer une ressource hydrique commune de manière collective représente un modèle qui n'est pas présent dans notre culture occidentale actuelle où l'imaginaire et la réalité de l'usage individuel prédominent.

Ainsi, de quelle manière le graphiste peut-il représenter, annoncer et rendre désirable l'usage et la gestion collective de cette ressource avant que ce modèle n'existe ? Comment peut-il raconter et rendre attractive l'eau commune ? Quelle fable l'eau peut-elle encore et toujours nous raconter ?